

Un deuil perpétuel

A.W. SZAFRAN et Y. THANASSEKOS

Un deuil perpétuel

Introduction

Pérel WILGOWICZ

TABLE

7	Yannis THANASSEKOS, A.Willy SZAFRAN : <i>Préface</i>
11	Pérel WILGOWICZ : <i>Introduction</i>
15	<i>Les thématiques :</i>
15	<i>I. Diminution progressive, à partir de la déportation, mais absence totale de réactions affectives à Auschwitz-Birkenau.</i>
37	<i>II. Réapparition de la sensibilité, y compris des réactions de deuil «normales» aux pertes subies après la guerre.</i>
42	<i>III. Chez certains, le deuil est mis «entre parenthèses» après la guerre, mais ils souffrent fréquemment de cauchemars et ont le plus souvent des réactions de deuil à partir de 1987-1988.</i>
49	<i>IV. Chez d'autres le deuil est entamé dès le retour des camps à la fin de la guerre et se poursuit, accompagné de cauchemars.</i>
65	<i>V. Toujours un deuil interminable.</i>
73	Arthur Willy SZAFRAN et all. : <i>Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable</i>

Yannis

THANASSEKOS

Directeur de la

Fondation Auschwitz

Dr A. Willy SZAFRAN

Prof. de Psychiatrie,

Faculté de Médecine,

V.U.B.

Préface

*Seul un suicide pourrait signer,
mettre fin volontairement à ce travail
de deuil inachevé : interminable*

JORGE SEMPRUN,
L'ÉCRITURE OU LA VIE

¹ Du numéro 23 de janvier-mars 1990 au numéro 34 d'octobre-décembre 1992. Pour un bilan d'ensemble de cette enquête voir Yannis THANASSEKOS, «Positivismes historiques et travail de la mémoire. Les récits et les témoignages comme source historique», *Actes I* du Congrès International sur l'Histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis, Bruxelles, 23-27 novembre 1992, *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 36-37, 1993.

² Maria TOROK, «Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis», *Revue française de psychanalyse*, t. XXXII, 1968, n°4.

De 1990 à 1992, des chercheurs de la Fondation Auschwitz ont entrepris une importante enquête orale semi-directive sur la mémoire des survivants de camps de concentration et d'extermination nazis. Accompagnés de nombreux commentaires, notamment méthodologiques, ces entretiens ont été régulièrement publiés dans le Bulletin Trimestriel de la Fondation ¹. De nombreuses questions liées à l'élaboration, au fonctionnement et à la transmission de la mémoire des survivants ont été systématiquement analysées et discutées, comme par exemple, la question de l'«indicible», de l'«incommunicable», du «dédoublé», des «mécanismes» de survie, du rôle des «besoins identitaires» dans la construction de la mémoire, etc. Toutefois, cette enquête a laissé dans l'ombre de nombreuses autres questions tout en indiquant parfois, bien que de façon indirecte, leur «localisation» et leurs contours. Tel était le cas, notamment, pour la question essentielle du travail du deuil chez les survivants du génocide.

Aussi, après quelques discussions, nous nous sommes résolus à entreprendre une nouvelle enquête portant cette fois-ci sur cette problématique spécifique et délicate dont la portée et les implications affectives et émotionnelles ne nous échappaient pas. Pour ceux des chercheurs de la Fondation Auschwitz qui n'avaient ni les compétences professionnelles indispensables pour traiter un tel sujet, ni l'expérience du type d'entretien qu'un tel projet impliquait, la tâche ne fut pas aisée. Formulée ou non, la question qui se posait était celle, exprimée par Maria Torok, de savoir comment se protéger de cette «aversion que nous éprouvons tous à pénétrer de manière sacrilège la nature intime du deuil» ². L'expérience toutefois démontra que

cette crainte, pour réelle qu'elle soit, n'était pas insurmontable. Ici comme ailleurs, dès lors qu'on s'aventure dans les mécanismes -toujours complexes- de la *construction* et de la *déconstruction* de la mémoire et de l'oubli, c'est toujours le respect, la compréhension de l'autre et la confiance mutuelle qui rendent possibles certaines «choses», celles précisément qui ne peuvent surgir que dans le temps et l'espace d'une relation faite pour elles. Mais en même temps il nous fallait maîtriser cette empathie et se tenir à une certaine distance par rapport à notre sujet afin de pouvoir, dans un deuxième temps, élaborer et formuler le rendu de cette enquête où elle fut, pour nous aussi, une expérience.

De fait, l'enquête clôturée donna lieu à un rapport de synthèse que le Docteur Willy A. Szafran présenta à divers colloques³. Les discussions et les échanges de vues qui ont eu lieu à ces occasions nous ont permis de repenser et de reformuler certains problèmes. Toutefois, nous n'avions pas, jusqu'ici, rendu public le corpus même de ces entretiens, corpus qui fut notre matériel de travail. Aujourd'hui nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs de très larges extraits de la transcription de la totalité de ces enregistrements. Nous n'avons fait que quelques corrections de forme pour améliorer le rendu du texte. L'anonymat des témoins est préservé par l'utilisation de prénoms fictifs. Nous tenons ici à remercier une fois de plus tous les survivants qui ont bien voulu, avec un courage qui force l'admiration, nous accorder leur précieux témoignage. Sans leur concours et sans leur consentement, cette enquête et sa publication auraient été impensables. Les enregistrements des entretiens et leur transcription brute sont conservés dans les Archives de la Fondation Auschwitz.

A travers cette publication qui fait partie de notre travail de réflexion plus général sur l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis, nous espérons ouvrir et étendre le débat sur une série de problèmes spécifiques qui, partant du traumatisme d'Auschwitz, travaillent encore et toujours tout autant la conscience collective que l'inconscient individuel et social du temps présent. Nous n'avons peut-être pas encore pris la mesure exacte des séquelles de cet événement. Elles dépassent largement le cercle de plus en plus restreint des survivants eux-mêmes. Par les formidables chocs d'ondes que produisent les représentations collectives de l'événement lui-même, ces séquelles affectent de façon durable non seulement le psychisme des descendants directs des victimes, mais aussi celui de générations entières, héri-

³ Notamment au Congrès international sur l'*Histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis* tenu à Bruxelles du 23 au 27 novembre 1992, publié dans les *ACTES II - Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 38-39, octobre-décembre 1993, au Colloque de Cerisy-La-Salle sur *Les origines et les conséquences des processus d'extermination* du 1 au 8 septembre 1993, ainsi qu'en avril 1994 au Séminaire des Hôpitaux Universitaires de Strasbourg consacré aux expériences traumatiques.

tières, en dépit d'elles-mêmes, du traumatisme collectif. Encore et toujours, l'inconscient de nos sociétés est puissamment travaillé par l'événement d'Auschwitz.

Nous tenons à remercier l'équipe de la Fondation Auschwitz et plus particulièrement nos collaboratrices, Mesdames Carine Bracke et Nadine Praet, pour le soin qu'elles ont pris dans la transcription des enregistrements et leurs corrections. Merci également à la Société Pharmaceutique Eli Lilly Bénélux qui nous a aidés dans la diffusion de cet ouvrage auprès des milieux médicaux susceptibles de s'intéresser à notre problématique.

Pérel WILGOWICZ.

Membre de la Société

Psychanalytique de

Paris.

Introduction

*«Je restai seul au milieu de la forêt
une forêt de mots en bas en haut
j’entendis un bruissement :
cueilleur de mots - apporte tes paniers
commence ta cueillette.
Une fois de plus
derniers Juifs, mes Juifs-de-mots, mes
faibles frères,
je n’apporte rien d’autre que des mots
rien que des chants.»*

A.ZEITLIN,

Dans la langue de personne,

1993, SEUIL.

Comment trouver au sein des différentes langues usuelles ou de la «*langue de personne*», le yiddish assassiné, les mots justes pour transmettre à autrui l’expérience de l’anéantissement ? Comment, s’ils veulent témoigner pour les morts, pour les vivants, ceux qui sont des hommes peuvent-ils envisager de revivre cette descente au plus profond de leurs souvenirs, au plus âpre de leur douleur ? Comment le témoin à son tour supporte-t-il ce si sombre voyage, lui qui, le plus souvent, ne l’a pas vécu dans sa chair même s’il en a connu le goût d’amertume dans sa propre histoire à partir de ses proches disparus, rescapés, voire épargnés ? Les deuils qui ont frappé les déportés revenus des camps d’extermination restent au coeur de leur survie. Le Pr. A.Willy Szafran, lorsqu’il étudie les interviews biographiques réalisées par les chercheurs de la Fondation Auschwitz, fait cette hypothèse qu’il entreprend d’explorer en prolongeant ces entretiens avec sept hommes et six femmes qui ont accepté d’évoquer avec lui leurs réactions émotionnelles et psychologiques pendant leur déportation à Auschwitz-Birkenau et après leur sortie.

L’historien pourra répertorier, dans leurs descriptions, les différentes étapes du programme de la «solution finale» mise au point par les nazis : la sélection immédiate ou différée, les humiliations, la tonte, le déshabillage, le tatoua-

ge, les appels, les corvées et les travaux inhumains, l'alimentation réduite à l'extrême, la promiscuité des châlits, les maladies et les séjours au revier, les sévices, les meurtres quotidiens, la chambre à gaz.

Ceux qui s'interrogent sur la capacité qu'a l'être humain, soumis à de telles tortures physiques et morales, de résister à l'épuisement, la démoralisation, la terreur, d'échapper à la destruction, seront sensibles aux forces déployées par les déportés dans des circonstances effroyables.

«Tout était concentré pour la survie. Il n'y avait qu'une seule tactique : survivre», dit Rachel.

Chacun, à sa façon, écrasé sous l'emprise uniformisée, uniformisante, de la mort, du crime contre l'humanité, reprend à son compte cet acte de foi dans la vie. Que cette tension obligée vers la survie se soit soldée par un affaiblissement de la sensibilité, un émoussement des sensations, une atténuation des manifestations habituelles des sentiments, n'était que la traduction d'une nécessaire économie émotionnelle pour supporter la détresse, pour combattre les angoisses d'effondrement psychique, pour ne pas sombrer dans l'abandon de tout espoir, de tout esprit de lutte, pour ne pas, comme *«les muselman»* auxquels *«tout était égal»*, toucher le fond.

«Je me rappelle qu'un soir, j'ai prié le Bon Dieu pour lui demander de ne plus me réveiller. Je ne lui ai rien demandé d'autre.», dit Mathias.

«Se blinder», dans une ultime tentative de tenir le bourreau et ses méfaits à distance, sinon corporellement, du moins psychologiquement. Cette réaction, qui semble avoir été le lot de tous, s'est néanmoins trouvée modulée en fonction de la personnalité de chacun, au fur et à mesure des époques et des événements singuliers. Un décès d'un proche vécu dans ces conditions n'est en rien comparable à une mort à échelle humaine. L'idéologie génocidaire bafouait tout sens de la naissance et de la mort : les enfants, comme les adultes, n'avaient plus droit à la vie ni à leur mort propre ; tout rituel communautaire était exclu ; les morts étaient privés de sépulture. A.W. Szafran retrouve chez la plupart l'impossibilité de faire un deuil, que celui-ci soit resté encrypté, bloqué, gelé, ou mis entre parenthèse.

Le premier contact avec un mort a laissé une marque indélébile, chez ces êtres souvent très jeunes.

«Je sais que la seule émotion que j'ai eue sur le deuil, c'était le premier mort que j'ai connu. Tous les autres, mon Dieu, c'était du pain quotidien.»

La pensée vacille : les morts sont assimilés au pain quotidien. Insoutenable parmi tant d'autres, l'image de Léonard, tout jeune homme, contraint à rester couché plus de vingt heures avec un mort à côté de lui, ou celle de Sophie, découvrant morte sur le seuil de la grange, à cinq heures du matin, la si fine et jolie Elga avec laquelle elle travaillait. Sophie en verra bien d'autres disparaître, qui marchaient sur la route, près d'elle. *«Il y avait tellement de pagaille qu'ils ont tué de nouveau une fille. Cela a duré 10 minutes et elle était enterrée. Quelques pelles, on la met dedans et c'est fini. Et en avant, on marche...»*

Cette marche en avant que Sophie a continuée, en *«marchant sur le bord»*. De la mort ou de la survie ? *«Moi, je cherchais toujours l'occasion d'aller sur le bord pour essayer d'arracher quelque chose...un peu de verdure pour la mettre dans une boîte de conserve, pour avoir quelque chose.»*

Beaucoup, après leur sortie d'Auschwitz, ont gardé en eux un sentiment d'irréalité. Se rattache-t-il à leur vie d'individus ayant recouvré leur liberté ou à leur séjour dans l'enfer nazi, demande Wilhelmina ? Pendant et après, leurs nuits ont été trouées de cauchemars : Léonard est traqué, tombe au fond d'un trou. Hubert subit à nouveau des tortures ; seul le réveil leur permet d'échapper à la poursuite ou aux coups ; plusieurs sont revisités par leurs parents mis à mort. Gabriella découvre dans un rêve sa mère sur le trottoir d'en face, ou bien encore son ami Henri gazé peu après son arrivée, revêtu de son costume Prince de Galles, qui lui répète : *«Touche-moi, je ne suis pas mort.»* C'est après avoir abandonné tout espoir de voir son père revenir que Myriam, la nuit, se rend sans cesse dans *«un endroit avec des ossements»*. Joachim a récemment aperçu en rêve son père qui venait le chercher, habillé comme sur la photo qui lui a été donnée l'année précédente. Les uns et les autres sont habités par leurs morts, qu'ils ne peuvent abandonner. *«Un processus interminable»*. Survivre, c'est avoir connu cette expérience jusqu'au point de non-retour..., dont ils ont pu, eux, revenir. Reprendre une vie dans le monde des vivants, c'est avoir dû garder en eux leurs visions hallucinantes, plus fortes que celles des pires cauchemars, au seuil de l'incommunicable. Un *processus vampirique*¹ les

accompagne en sourdine depuis lors, leurs revenants ne les quittent plus.

¹*Le vampirisme. De la Dame blanche au Golem*, Césura Lyon Édition, Meyzieu. 1991.)

«Après la guerre, c'était comme cela, les gens venaient te demander des choses tellement...Je ne savais même pas répondre, je ne répondais pas», dit Brigitte, celle que l'on appelait toujours «*la fille aux yeux tristes*».

Mais le camp, ce fut aussi le lieu des amitiés, le creuset de la solidarité et des actes de courage au péril de la vie. L'interviewé, en témoignant, prend le risque de faire resurgir ses ombres, de se retrouver face à des émotions incontrôlables qu'il a longtemps essayé de maintenir à distance, face à sa solitude d'alors. En sortant du silence, il ne prend pas seulement la parole pour les disparus, et pour lui-même ; il fait également appel à un témoin, à son tour appelé à mobiliser en lui des sentiments d'identification au plus extrême des meurtrissures, tout en sachant que ce voyage s'arrête où il n'est pas allé. Chaque déporté qui accepte de raconter son histoire oeuvre à la transmission de la catastrophe, sur un plan collectif, et individuel. Devoir de transmission, devoir de mémoire, toujours actuel et à approfondir, un demi-siècle après la Shoah. Redonner sa place à chaque récit dans sa singularité, c'est contribuer à la mise en échec de la machinerie mortifère des nazis : massification, attaque de la filiation, de la transmission de l'histoire et de la mémoire collective, familiale et individuelle, inscrites dans le projet du génocide. Par delà la numérologie des tatouages imprimés dans la chair, la «*cueillette*» des mots «*en bas en haut*» fait vibrer à nouveau les chants de la forêt, les chants de la vie.

THEMES

I. Diminution progressive, à partir de la déportation, mais absence totale de réactions affectives à Auschwitz-Birkenau

BRIGITTE :

... Mais non, écoutez. Quand j'étais à Birkenau, je ne sais même plus si on se lavait ou pas. Franchement je ne sais pas. Je sais qu'après que nous soyons passées à la désinfection, qu'on nous ait tondues, etc... enlevé tous nos vêtements... il y avait des tas de vêtements par terre, des chaussures... J'avais une robe, c'est tout. Mais dire que j'avais un cache-sexe ou... Je ne sais pas. On n'avait rien. Ma robe était transparente et mes deux chaussures étaient différentes. Ce n'est qu'après, avec nos rations de pain, que ma mère a essayé d'avoir quelque chose. C'était quant même en septembre, il commençait à faire plus froid. Elle a essayé d'avoir quelque chose de plus chaud. Et en plus on avait rencontré mon cousin qui nous a aidées aussi. L'appel se faisait à quatre heures du matin et durait des heures. On était par rang de cinq. On devait attendre jusqu'à ce que les allemands viennent faire l'appel. Après seulement on recevait une sorte de soit-disant café qu'on devait se passer de l'une à l'autre et puis après on ne pouvait plus rentrer dans les blocs. Il fallait attendre et s'il y avait une corvée on venait vous chercher. Mais les détails ça je ne sais plus, je vous assure. Je sais que là où je travaillais il y avait des douches, que le régime était nettement différent, on était mieux nourries aussi. On n'avait pas plus mais la nourriture était tout de même meilleure. On dormait seule sur un châlit mais question vêtement... je ne sais plus. Je suis revenue avec une valise mais ne me demandez pas où je

l'ai eue. C'est vrai, il y a des choses comme cela qui m'échappent...

On peut ne pas se souvenir de certains événements de la vie courante, de certains événements qui sortent de la vie courante pendant trois mois par exemple à Birkenau comme vous l'avez vécu parce qu'il ne s'est rien passé de bien particulier mais il est aussi fort possible qu'on ait oublié parce qu'il y a eu des événements très traumatisants, que d'une façon ou d'une autre votre psychisme ait fait en sorte de l'oublier parce que c'était trop pénible. Cela c'est une autre possibilité. Et une troisième possibilité, pour cela je vous pose directement la question : N'est-ce pas parce que vous vous êtes sentie trop protégée par votre mère, que vous êtes pratiquement retournée dans le sein maternel en essayant d'oublier tout à fait le monde extérieur pour vous sentir davantage protégée ? Est-ce que cela n'évoque rien en vous ?

C'est possible. Je crois que ce qui a fait beaucoup c'est la réaction des gens quand je suis rentrée. Longtemps j'ai eu une aversion contre les gens. Je ne pouvais pas les voir s'amuser, je ne pouvais pas comprendre qu'ils riaient, qu'ils aillent danser et tout ça. Cela je ne pouvais pas l'admettre, c'était au-dessus de mes forces. On m'appelait toujours aussi - de cela je m'en suis souvenue - la fille aux yeux tristes. Je ne sais pas expliquer. C'est je crois aussi beaucoup la réaction des gens... c'est comme quand quelquefois tu entends une interview, pourquoi est-ce qu'on pose des questions comme cela aux gens. Après la guerre c'était comme cela, les gens venaient te demander des choses tellement... Je ne savais même pas répondre, je ne répondais pas.

Mais ça, c'est ce que vous avez vécu à votre retour, après la guerre. C'était un moment extrêmement important mais l'oubli de ce qui s'est passé pendant les trois mois, quand vous étiez avec votre mère. Là, cet oubli s'est effectué au moment-même et on peut se demander - et c'est cela ma question que je me permets de vous répéter : Est-ce que, étant pour la première fois très proche de votre mère, étant la seule enfant dont elle devait s'occuper, n'est-ce pas un peu comme si vous étiez retournée dans le sein maternel comme un tout petit enfant et que pour vous sentir davantage protégée par votre mère vous avez nié le monde autour de vous qui était trop inquiétant, trop dangereux pour qu'on puisse en prendre conscience ?

Je comprends votre question mais je ne peux pas y répondre.

DANIEL :

Vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti à ce moment -là ?

Si je vous disais par exemple qu'on était blindé de toutes ces choses-là...

C'est bien là le sentiment que j'avais retiré du résumé de votre interview.

On acquiert une certaine carapace. Est-ce un antidote, est-ce quelque chose pour combattre l'émotion ? A certains moments, on ne pouvait pas être émotif. Il fallait prendre les choses comme elles étaient et il fallait le cas échéant voir comment remédier à ces choses-là. Certains camarades sont devenus complètement blindés, comme je viens de le dire, à toutes sortes d'événements qui se sont passés réellement dans les camps.

J'avais le sentiment... mais c'est la question que je vous pose, qu'effectivement vous avez dû vous blinder quand vous dites que pour pouvoir survivre... la solidarité... ne pas vous laisser abattre...

Absolument. Quand je pouvais aider un copain d'une manière ou d'une autre -en lui procurant par exemple un morceau de pain ou autre chose- j'estimais que c'était mon devoir. Je ne sais pas comment appeler cela, mais quand quelqu'un a faim et qu'on lui donne son morceau de pain parce qu'il a plus faim que soi...

Cela ne se passait pas tous les jours ainsi surtout dans la mentalité qui régnait dans la grande foule des détenus à Auschwitz ou dans les autres camps.

RACHEL :

Vous souvenez-vous de vos réactions émotionnelles au moment même où vous avez dû vous cacher dans différents baraquements, quand vous avez été confrontée visuellement avec les exterminations... ?

Quelles étaient vos réactions sur le plan émotionnel et psychologique ?

Je crois que c'était... survivre. Tout était concentré pour la survie. Il n'y avait qu'une seule tactique : survivre.

Donc survivre c'était moins réagir ou ne pas réagir, se renforcer, s'endurcir ?

Oh oui.

Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion de constater que cela caractérise les gens qui ont survécu.

Oui

Ils sont peut-être plus débrouillards.

Oui.

Ils ne se laissent pas aller.

Oui.

Cette expérience a formé leur caractère.

Oui.

Ils n'acceptent pas facilement les situations qui surviennent. Je dirais que le mot «lutter» m'accompagne dans n'importe quelle situation. Parfois, on peut dire des choses banales. Bon nombre de fois mes enfants ont ri car mon mot était : You have to try, never give up ! - proverbe américain. Il me semble que cela a certainement formé mon caractère. Si vous voyez : j'ai passé la guerre à l'âge de la puberté, l'âge où l'on se forme, entre 12 à 16 ans. Je me rappelle que la première fois que j'ai vu le Dr. Löwenthal et qu'il m'a écouté, il était vraiment hors de lui. Je suis vraiment une des rares qui s'en soit sortie jeune.

Je pourrais vous expliquer pourquoi. Je ne suis ni grande ni petite. Si j'avais dû avoir un an de moins ou de plus... On nous a donné une éducation à la dure. Quand je me suis retrouvée dans le camp de travail, à 12-13 ans, j'ai dû nettoyer des salles... et demander cela à un enfant... ce n'est pas possible.

Vous estimez donc que le caractère s'est trempé, s'est endurci et que c'était une des conditions de survie. Une autre condition était-elle de ne pas réagir sur le plan psychologique, émotionnel ?

Il y avait un seul but : survivre.

Là je dois dire qu'il y avait des choses incompréhensibles. Des gens volaient la nourriture ou, pour survivre, faisaient n'importe quoi. Il ne faut pas les juger. Regardez : nous étions dans ces baraques à plus de 300 personnes. Même là il fallait combattre. Nous étions six par lit. C'était

des lits à 3 étages, 6 par banquette. Je ne dois donc pas vous en dire plus sur les conditions : ni salle de bain, ni lavabo. Tout se trouvait au milieu des baraques. C'était une lutte continuelle. Je ne sais pas à quel point on peut parler de sentiments à ce moment-là. Je ne pense pas qu'à ce moment-là on ait pensé à nos proches ; Quand vous êtes confronté à une situation pareille, croyez-vous qu'on pense à ce moment-là : «Où est mon père ?». Ce n'est pas possible.

WILHELMINA :

Vous souvenez-vous des réactions émotionnelles ou psychologiques que vous avez eues à ce moment-là en pensant à votre père, votre mère,... vos inquiétudes,... ?

Vous savez on est tellement submergé par tous ces événements, tous ces morts qui s'étalent, chaque matin des heures d'appel,... qu'on n'a plus la force de penser.

Je me rappelle que quand j'étais inscrite pour la première fois pour aller au crématoire, j'avais une réaction très apathique.

Vous savez, ils mettaient du bromure dans la nourriture.

SOPHIE :

Cette jeune fille qui était originaire de Bialystok et que vous avez trouvée morte au moment de la marche de la mort et dont vous dites que son image vous est restée en souvenir très longtemps... Au moment même quand vous l'avez trouvée, quelles étaient vos réactions ?

A ce moment-là j'étais horrifiée... Voir une jeune fille de 17 ans qui était en pleine santé, bien habillée,... La veille je l'ai encore vue. Ce jour-là, je me lève vers cinq heures pour sortir de la grange et pour me dégourdir les jambes et pouvoir marcher, et je vois Elga par terre. Elle était morte. J'ai demandé à gauche, à droite, Pourquoi ? Quelqu'un m'a dit qu'un SS avait prétendu qu'elle voulait voler sa nourriture. Or, je ne comprends pas... Elle savait bien ce qui l'attendait si elle faisait cela... On l'a prise par les jambes et on l'a mise à côté de la palissade. On l'a recouverte avec quelques pelles de neige. Naturellement, sur le moment même, on n'a pas toujours une réaction. La réaction vient peut-être plus tard. Avant, j'avais vu comment elle se comportait au travail et partout... Elle était jeune, elle avait toute la vie devant

elle. Et c'était presque la fin de la guerre... Je le dis franchement, je ne peux pas l'oublier.

Au moment-même, étant donné les circonstances, vous ne vous souvenez pas s'il y avait eu des réactions tellement fortes ?

Moi, j'avais des réactions. Les autres ne l'ont peut-être pas connue. J'ai travaillé avec elle et peut-être que les autres ont travaillé dans une autre baraque. Chacun a son histoire. Moi, je l'ai vraiment connue. C'était une jolie fille, bien, fine,... Et puis ça ne m'a peut-être pas frappé au moment-même parce qu'elle n'était pas la seule. Sur la route il y en avait des dizaines...

Autre chose, quand on s'arrêtait et qu'on voulait prendre de l'eau... Il y avait tellement de pagaille qu'ils ont de nouveau tué une fille. Cela a duré 10 minutes et elle était enterrée. Quelques pelles, on la met dedans et c'est fini. Et en avant, on marche...

Les circonstances étaient telles qu'on n'avait peut-être même pas l'occasion de réagir ?

Absolument pas. Je ne sais pas comment je suis encore là. Moi je cherchais toujours l'occasion d'aller sur le bord pour essayer d'arracher quelque chose... un peu de verdure pour la mettre dans une boîte de conserve, pour avoir quelque chose. Mais combien ont été fusillés... Vous voyez et moi je suis quand même restée.

Vous aviez le même âge qu'Elga ?

Non, j'étais plus âgée qu'elle.

Donc cela vous a affecté au moment-même mais vous y avez réfléchi et son image vous habitait. A partir de quand ?

Depuis que je suis rentrée. Dans tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai raconté, j'ai toujours parlé de son exemple. Elle était jeune, elle avait toute la vie devant elle. Et c'était la fin de la guerre, pourquoi cela l'a-t-il frappée ? Tout le temps, quand je raconte mon histoire, je parle d'elle. Parce que je l'ai vue, c'est pour cela.

Et pourquoi elle ? Elle vous était plus proche que les autres ?

Non. Elle travaillait avec moi. Quand on l'a fusillée, j'étais peut-être 10 mètres plus loin. Quand je suis sortie de la grange, je l'ai vue par terre. Ce jour-là, je n'ai

vu qu'elle ; un autre jour, j'ai vu quelqu'un d'autre. J'ai vécu ses derniers moments avec elle.

Depuis que vous êtes revenue, c'est toujours à elle que vous pensez ? Et vous rêviez d'elle ?

Je ne rêvais pas seulement d'elle mais j'avais beaucoup de cauchemars concernant mes parents, ma mère, toute ma famille. Dans le camp j'avais une copine qui me réveillait plusieurs fois par nuit à cause de mes cauchemars.

Vous avez perdu toute votre famille ?

On était dix enfants et maintenant je suis toute seule. J'ai perdu toute ma famille. Je ne sais pas par qui je dois commencer...

Là-bas, j'ai eu un cauchemar et j'ai crié très très fort. Une amie m'a réveillée, c'était une infirmière. Elle m'a demandé ce que j'avais. J'ai vu que toute ma famille rentrait dans la chambre à gaz. J'ai vu que ma mère tombait. J'ai crié «Ma mère tombe, elle va mourir». Je criais tellement qu'elle m'a réveillée.

C'est une amie qui habitait avec vous ?

On dormait au camp dans la même chambre, dans le même lit. Parfois on travaillait la nuit et on dormait le matin. Parfois c'était l'inverse.

Mais les cauchemars concernant votre famille, vous les avez eus après votre retour ?

Non, cela c'était à part. Mais ces cauchemars je les avais dans le camp même. J'ai encore l'image devant moi de la chambre à gaz et de ma mère qui tombe.

Donc en étant dans le camp vous saviez ce qui se passait ?

On savait. Jusqu'en 1942 j'ai encore reçu des cartes de ma famille. J'ai une soeur qui avait deux ans de plus que moi qui a été fusillée. J'avais un frère plus jeune que moi qu'on a voulu venir chercher et ma soeur a dit qu'elle ne savait pas où il était. On a emmené ma soeur au cimetière et on l'a fusillée...

Vous rêviez donc de votre mère ?

Oui, mais de mon frère pas. Je rêvais de ma mère et cela m'arrive encore maintenant.

Ces rêves n'ont jamais cessé en fait ?

Je ne peux pas dire qu'ils n'ont pas cessé. Ce n'est quand même pas possible de vivre si on fait tout le temps des cauchemars comme cela...

Par exemple, chaque année quand on va à Malines, le Rabbin chante «la prière des morts» et vous savez comme je suis croyante. Cela me prend dans les tripes, vous ne pouvez pas vous imaginer. Cela me rappelle le jour du Pardon avec mon père et ma mère qui sont venus bénir les enfants. Ils priaient pour qu'il n'y ait pas de morts. A ce moment-là je ferme les yeux et je revois cette scène.

En fait, si j'ai bien compris, quand vous criez dans les cauchemars pendant et après la guerre, c'est comme si vous vouliez empêcher ce qui allait arriver ?

Non. C'est-à-dire quand je criais c'est que j'étais effrayée de voir ma mère aussi dans les chambres à gaz. Je ne sais pas si vous avez déjà eu des cauchemars mais quand on crie, l'autre n'entend pas. Vous avez l'impression que vous faites un grand effort mais que l'autre a de la peine à entendre... Même ici j'ai parfois des cauchemars.

Ce sont des cauchemars similaires ? Et le fait qu'on a l'impression qu'on crie dans un rêve ou dans un cauchemar et qu'on n'est pas entendu, c'est toujours le signe d'une impuissance, comme si on est impuissant à changer quelque chose aux événements.

C'est-à-dire que quand je crie, je comprends qu'on ne m'entend pas. Je suis lucide et je sais. Alors je fais un effort de crier le plus possible pour qu'on m'entende et qu'on me réveille.

Et ce sont les mêmes rêves et les mêmes événements quand vous rêvez actuellement ?

Je les fais moins fréquemment mais je les fais quand même.

Est-ce que vous rêvez également d'Elga ?

De temps en temps. Mais je ne rêve pas seulement, j'y pense. J'y pense, je ne peux pas l'oublier.

Aviez-vous noué d'autres amitiés dans le camp ?

Il y avait de l'amitié. Nous étions dans le même camp. J'étais aussi avec Sarah et des copines qui étaient beaucoup plus jeunes et on les protégeait. Même ce qu'on n'a pas eu, on l'a aussi donné. On les a favorisées. J'étais aussi avec H.B. J'ai été avec elle jusqu'à la libération..... Quand on a vu le dernier allemand et le premier russe, je lui ai même demandé si elle avait encore peur. On se rappelle de ces choses-là....

J'étais aussi avec trois copines qui sont maintenant en Israël.... On n'était pas très liées parce que chacune travaillait à un autre poste. On n'était pas toutes regroupées sauf quand grâce à Mala on nous a mises dans un autre commando. Là, du point de vue de l'hygiène, on prenait quand même une douche tous les jours parce qu'ils avaient peur qu'on attrape le typhus. On travaillait dans les vêtements, dans tout ce que les gens avaient amené... On n'avait pas plus à manger. Si un dimanche on vous donnait des pommes de terre, elles étaient pourries.

Donc en fait vous ne rêvez plus si souvent, heureusement. Vous n'avez plus de cauchemars aussi fréquents...

Aussi fréquents non parce que ce serait insupportable.

Mais est-ce que vous avez l'impression que quand vous rêvez, quand vous avez des cauchemars, quand à une cérémonie il y a des souvenirs qui reviennent... Est-ce que c'est toujours aussi intense ?

Quand il y a une cérémonie je souffre. Tout d'abord il y a des larmes qui me viennent aux yeux et puis ça commence à me tourner dans les tripes. A ce moment-là je me rappelle toute la famille. Chaque année quand je suis à Malines cela se passe de la même façon.

Les cauchemars et les rêves sont toujours aussi intenses qu'avant ?

Parfois ils passent et parfois je crie. Je ne peux enregistrer tout cela... Ce n'est pas possible. Je vous dis tout ce que je me rappelle. Je n'aime pas exagérer.

Est-ce que vous avez le sentiment que quand vous souffrez au travers de vos souvenirs, au travers des cauchemars, des rêves, des occasions qui vous rappellent le passé... vous souffrez essentiellement pour votre famille, pour Elga ou est-ce que vous avez l'impression que c'est quelque chose de plus global qui engloberait tous ceux qui ont disparu...

Naturellement, je pense à tout le monde, à la façon dont des millions de gens ont disparu. Moi je dois dire une chose et peut-être que vous ne serez pas d'accord avec moi : De tous ceux qui sont arrivés dans le camp, les Juifs sont directement allés dans la chambre à gaz mais je n'ai jamais vu un non-Juif y aller directement. Eux, ils sont morts comme ça...

Quand j'entends par exemple parler mon amie dont je ne veux pas dire le nom... Je ne suis pas d'accord. Quand on dit 6 millions, je peux dire qu'il y avait des tziganes, des Juifs,... Mais je ne peux pas dire que tout le monde était traité sur le même pied d'égalité.

JOACHIM :

Il est donc mort bien avant que vous ne soyez déporté ?

Bien avant, il est mort dans le ghetto en 42. Nous avons été déporté en 44. Si j'avais une notion de tristesse et de deuil, ce serait pour la mort de mon père. Cela m'a vraiment frappé parce que mon père était un sage, un homme extraordinaire. Cela m'a poursuivi toute ma vie, jusqu'à ce jour. Il n'y pas un jour qui passe sans que je parle de mon père. Cela m'a frappé énormément. J'étais un enfant, c'était le premier de mes proches. Je voyais des morts par terre dans le ghetto, mais la mort de mon père m'a frappé énormément. J'ai eu un choc qui m'a poursuivi, mais qui m'a en même temps aussi blindé parce que par après je ne crois pas que j'ai eu des émotions de deuil ou de tristesse. J'ai compris qu'il ne fallait pas d'émotion pour survivre.

En réalité pour survivre, il fallait surtout ne rien ressentir.

C'est cela. J'ai reçu un choc à ce moment-là et j'ai alors compris qu'il fallait se battre pour survivre et ne pas se laisser aller. Mon père s'est laissé faire. Il a travaillé très dur. Il donnait ses rations supplémentaires à ses enfants. Il est mort parce qu'il s'est sacrifié pour les enfants.

J'y ai souvent pensé après que Yannis m'ait parlé de cet entretien et des notions de deuil. Je ne crois pas avoir jamais ressenti une notion de deuil après la mort de mon père. Nous étions je dirais insensibles parce que nous côtoyions la mort tous les jours, surtout dans le ghetto. Le ghetto était pire que le camp car là on mourait de faim, de travail,.... Toute ma famille, de mon père à ma mère,... Tout le monde avait dur dans le ghetto.

Cela n'empêche que, comme vous l'avez dit au début de l'entretien, le deuil de votre père a été très pénible et vous ne cessez depuis, pratiquement tous les jours, de penser à lui.

Il ne se passe pas un jour de ma vie sans que je pense à lui et que j'en parle. Je pense qu'il ne s'est pas passé un jour !

Autre chose encore aussi. Vous dites qu'après la mort de votre père, vous étiez blindé...

Quand je suis rentré dans le ghetto, j'ai tout de suite travaillé. Ensuite, je faisais de la propagande pour faire du sabotage, si tu veux. Peu avant la mort de mon père début 42, j'étais accepté comme activiste dans cette cellule de cinq. J'avais déjà le devoir de m'occuper de jeunes. Quand mon père est mort, je suis devenu activiste dans le vrai sens du mot.

Avez-vous encore été témoin de scènes très violentes dans le ghetto, quand on déportait des gens par exemple...

J'ai été pris aussi.

Vous n'avez pas été insensible à cela ?

Je n'ai jamais été insensible à rien. Mais je ne me suis pas révolté. Insensible je n'étais jamais. J'ai toujours pensé à tout ce qui se passait autour de moi. Je suis ainsi. Peut-être aussi avais-je plus de réactions car j'étais embriqué dans un mouvement de résistance. Nous nous rencontrions pratiquement tous les jours. Nous avions tous les jours des contacts. Pour construire une Pologne nouvelle, démocratique, nous pensions à l'avenir et à la libération. Nous n'avions pas le temps de réagir chaque fois, chaque jour.

Mais d'après ce que vous avez dit et d'après ce que nous avons déjà entendu, il y aurait certaines couches d'insensibi-

lité, par exemple par rapport aux cadavres qui pouvaient joncher le ghetto. Vous l'avez dit très clairement, on ne les voyait plus. Cela n'est pas revenu par après comme quelque chose d'obsédant ? D'autres scènes reviennent-elles, obsédantes ?

Tout ce qui s'est passé m'obsède toujours. Mais on ne peut pas toujours en parler et y penser. J'en parle ici. Je vois le ghetto, je vois le travail, je vois les scènes, je vois les rues. On pouvait toujours être révolté, mais on n'avait pas le temps. On ne pouvait pas toujours avoir cette notion de tristesse. Mais affectivement j'étais touché tous les jours. Mais il fallait réagir. Si tu te laissais affecter par tout ce que tu voyais tous les jours, à chaque moment dans le ghetto, tu devais sombrer dans la dépression - comme on dit maintenant. Il ne fallait justement pas tomber... Une fois que tu te laissais aller...

Je crois que je l'ai déjà dit dans l'interview : nous sommes rentrés avec un transport sans sélection. Il y avait une usine où ne travaillaient que des savants qui avaient des brevets. Mais d'autres gens qui étaient en pleine force de l'âge ont vu les crématoires. On leur a dit que leurs parents et tout le reste de la population juive y étaient passés. Ils ont alors perdu le moral et une fois qu'on avait perdu le moral, on se laissait aller. Il fallait se battre tous les jours contre les notions de tristesse, etc. On était triste par tout ce qu'on voyait. Nous recevions chaque jour, à chaque instant des leçons ; mais si on se laissait aller à ces tristesses-là, on s'enfonçait. On ne pouvait plus se remettre. Moi, je pensais au lendemain, comment survivre au lendemain, comment me débrouiller pour aller voir ma mère. Il fallait se débrouiller, se cacher.

LÉONARD :

Non, je crois qu'on devient insensible. La mort insensibilise les gens. Je crois que j'avais perdu toute sensibilité.

Parce que les conditions étaient tellement atroces ?

La seule sensibilité qui motivait les gens dans les camps, c'était la faim. C'était l'ultime chose avec laquelle on pouvait avoir une pression sur quelqu'un... la faim. Si on vous disait que vous alliez mourir le lendemain ou que vous alliez passer dans le four... cela ne vous dérangeait pas, si on vous disait que vous alliez recevoir un morceau de pain !

L'insensibilité était liée à la faim et aussi peut être au fait que l'on devait mettre tout ce qui restait comme énergie dans la survie.

Je ne sais pas si on réfléchissait de cette manière. Dans les camps, il fallait faire une distinction entre les gens. C'était une question de tempérament et de caractère. J'ai connu des gens qui arrivés là-bas ont dit «à quoi bon lutter puisque nous allons quand même mourir !». Ces gens avaient complètement perdu l'envie de lutter et ils se laissaient aller. C'était typique aux gens qui venaient de certains pays ou de certaines couches sociales et plus particulièrement de celles où les gens étaient à l'aise, n'avaient pas l'habitude de la lutte. J'ai remarqué que les Juifs d'origine polonaise ou les Juifs des pays slaves étaient beaucoup plus résistants dans les camps. Ils surpassaient et surmontaient beaucoup plus vite les difficultés que les Juifs qui sont arrivés par exemple de Hollande, de Belgique ou de Grèce qui eux, tombaient comme des mouches.

Donc ceux qui avaient connu des conditions relativement dures comme les Juifs d'Europe centrale étaient beaucoup plus aguerris...

Et beaucoup plus prêts à lutter et à supporter. Il y a peu de gens qui en ont réchappé. Il y avait par exemple un monsieur - qui est mort - et qui disait «nous allons tous mourir... il ne faut plus lutter»... Nous étions très fâchés contre lui. Il nous démoralisait. D'autres ont dit en arrivant «nous allons laisser ici notre chair, mais les os, nous allons les ramener à la maison». Des gens ont vécu avec cette obsession, cette idée de survivre.

Ce qui est certain, c'est que selon vous une insensibilité s'est installée qui était liée aux conditions.

Incontestablement. Je ne sais pas car on en a très très peu parlé. Je ne sais pas pour la plupart des rescapés qui sont rentrés des camps, mais moi, j'en ai peu parlé. J'ai essayé de parler et je me suis souvent arrêté car je me suis dit que si je racontais ces faits on allait me répondre que c'était des vastes blagues, que ce n'était pas possible. Et je suppose que tout le monde était un peu dans le même cas. Je crois que dès lors la plupart des gens se sont coupés un peu des racines concentrationnaires parce qu'il y avait aussi un certain préjugé au départ. On pensait que ceux qui étaient revenus des camps l'étaient parce qu'ils avaient commis des horreurs... Or ce n'est

pas vrai ! Je vous l'assure. Je suis prêt à comparaître devant n'importe quel groupe de gens avec lesquels j'ai été déporté. Au contraire, quand j'ai été dans des situations où j'ai pu aider, je l'ai fait. J'ai souvent aidé parce que je me suis à un moment donné organisé dans les camps. J'ai pu alors aider. Malheureusement d'autres ont fait dans les camps des choses inadmissibles et ils sont rentrés aussi en Belgique ! Il m'est d'ailleurs arrivé de témoigner. Il y avait notamment deux messieurs dans le camp... L'un était kapo et l'autre était pire qu'un kapo, il jouait les grands seigneurs. Il disait gentiment qu'il allait aider les gens mais c'était plutôt l'exécuteur des basses oeuvres de l'autre. Quand il est rentré en Belgique, il y a eu une audition. On m'a appelé pour témoigner. J'ai alors témoigné contre ce type, et il a disparu, mais je ne sais pas où.

PIERRE :

Donc vous nous avez expliqué qu'en général vous aviez peu de réactions émotionnelles étant donné la faim et la situation, et que parfois vous en aviez comme quand vous avez vu les deux petits gosses.. Un petit gosse de 3-4 ans qui portait un gosse encore plus jeune et que les allemands ont mis sur la voiture qui transportait le gaz et qui accompagnait le camion avec les gens qui étaient sélectionnés...

Je peux te dire que certaines réactions ont sauvé beaucoup de gens. Nous, on a travaillé, on mettait les gens par cinq, ceux qui arrivaient. On courait parmi les gens pour voir s'ils n'avaient rien jeté par terre, de l'argent... Les SS étaient devant et derrière. Ils ne voyaient pas ce que nous faisons. Alors quand on voyait une femme qui portait un enfant et qu'on essayait de le lui enlever, elle ne voulait pas évidemment. Mais on savait - même si elle était jeune - qu'on l'envoyait elle aussi au gaz. Mais si elle n'avait pas d'enfant elle avait alors une chance d'être envoyée dans le camp pour travailler. Je ne sais pas si on peut appeler cela du sentiment... Par exemple, l'enfant d'une femme s'est encouru et elle a essayé de courir après lui. On lui a dit de ne pas y aller car soit c'était elle et l'enfant soit c'était l'enfant tout seul...

Et donc vous avez comme cela réussi à sauver des jeunes femmes ?

Oui et il y avait beaucoup de transports, belges, français... On était présent quand le premier transport grec est arri-

vé. Ils étaient vraiment épuisés parce qu'ils venaient de Salonique. C'est très loin. Je me rappelle quand ils sont arrivés dans la nuit. Tout d'un coup on a vu des gens tout autre. Ils étaient bruns... et on voyait surtout qu'ils avaient beaucoup à manger avec eux, des oranges, des citrons... D'abord on mettait sur le camion tout ce qu'ils amenaient, les valises... Après on retournait au camp pour tout trier. On savait que c'était les Grecs qui apportaient des oranges et des cigarettes aussi. Là, il y avait encore un peu de tout.

Et donc, vous dites qu'au début vous aviez des réactions émotionnelles, psychologiques, et puis petit à petit vous en aviez moins.

Oui moins et après c'était presque tout à fait terminé. Moi c'était comme cela. Par exemple quand on nous battait. Moi on m'a battu terriblement fort. On me donnait 25 coups sur le derrière mais je n'ai jamais dit un mot. On peut supporter beaucoup si on le veut. Quand on ne pleurait pas et qu'on ne disait pas un mot les SS respectaient cela. Ils devaient nous donner 25 coups sur le derrière mais ils arrêtaient à 13-14 coups parce qu'on ne disait rien. Même parmi les prisonniers, quand quelqu'un pleurait de trop ou se plaignait, ils n'avaient pas de respect pour lui.

Mais donc en plus de cela vous avez dû vous endurcir sur le plan psychologique. Et d'après vous, ce furent les dures conditions de vie, les mauvais traitements... mais vous dites que c'était aussi à cause de la faim.

Cela c'est une autre affaire. D'abord les Allemands nous ont démoralisés. Et puis quand on a faim on se laisse conduire comme une vache. Cela veut dire que quand on a faim on n'a plus de réactions. On fait avec vous ce que l'on veut. On vous dit de vous mettre par terre et vous le faites. On n'a plus de réactions. Tout est égal. C'est pour cela qu'il y avait des «musulmans». Ils touchaient le fond. Tout leur était égal. Ils ne savaient plus rien. Ils allaient, ils se promenaient, ils mangeaient des épluchures de pomme de terre qu'ils trouvaient par terre... Tout leur était égal. Il y avait des gens qui savaient qu'on les menait à la chambre à gaz et qui n'ont rien dit. Ils se sont laissés conduire. Il y a en a même qui étaient contents.

Quand vous dites «insensibilité», est-ce que vous avez connu d'autres situations d'insensibilité dans le camp ?

Je vais vous donner des exemples. Quand je travaillais au Canada et que les Grecs sont arrivés, ils ont rapporté de la quinine. Il y avait beaucoup de malaria dans le camp. Moi, j'amenais de la quinine et de la nourriture pour les gens. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de Mala Zimetbaum. Elle, je lui amenais à manger. Elle travaillait avec les filles. Des médicaments on ne pouvait en amener, cela c'était la mort. Ils en avaient besoin pour eux. J'ai risqué ma vie pour en apporter aux gens. Je ne sais pas si on peut appeler cela un sentiment.

C'est par sentiment et solidarité humaine.

Je ne sais pas si les autres étaient comme cela. Des sentiments j'en avais mais pas beaucoup.

Est-ce qu'il est indiscret de vous demander si les deux fois où vous avez pleuré dans votre vie c'était en rapport avec le camp ?

C'était une fois au camp quand j'ai vu les deux gosses... et la seconde fois c'est quand on m'a enlevé la liberté. J'étais jeune encore, j'avais 22 ans. Peut-être qu'on pleure plus facilement... Et puis quand j'ai eu ma dépression, cela c'est normal. Mais la première fois c'est quand on m'a emmené d'Anvers à Drancy en France. On nous a tout enlevé et on nous a jeté dans une baraque où il n'y avait rien du tout. Là j'ai pleuré, j'ai senti que je n'étais plus libre.

C'était en fait pour du travail soi-disant obligatoire alors ?

Quand j'ai vu que je n'étais plus libre, là j'ai pleuré.

Cet effort de vous dominer, vous l'avez constaté plusieurs fois dans le camp ? De ne pas montrer l'émotion, la faiblesse...

Je ne voulais pas me laisser aller. Par exemple quand on m'a battu, si je pleurais cela voulait dire que je me laissais aller... On m'a battu avec le manche d'une chaise. C'était le plaisir des SS. Ils tapaient avec les deux mains. Pendant des semaines et des semaines je ne savais plus me coucher. Je devais dormir sur le ventre. Et puis un autre SS a pris une pelle et a tapé sur ma tête. J'avais la tête ouverte. Quand on était dans le wagon, on était pressé les uns contre les autres. On ne pouvait pas allon-

ger les jambes. Mais tout le monde a dû vous raconter la même histoire... J'ai serré les dents, je ne me suis pas laissé aller. C'est impossible de rester comme cela pendant tout ce temps.

A force de vous tenir et de vous discipliner pour ne pas craquer, avez-vous fini par vous installer dans une sorte d'indifférence par rapport à ce qui se passait autour de vous ?

Tout le monde était indifférent, à cela il n'y a pas de doute. On n'avait pas de pitié, pas du tout. Tout le monde luttait. Le fils volait le pain de son père. Quand on a faim...

Donc indifférence presque totale ?

Quand il y en avait assez, le fils pouvait aider son père mais quand il avait faim, il volait le pain de son père.

Est-ce qu'il vous est arrivé après la libération de vous dire «Comment est-ce que j'ai pu être indifférent» ?

D'abord, il n'y avait rien à faire. Je ne pouvais rien faire. Je voyais qu'on prenait des gens et qu'on les tuait. Je voyais qu'on battait des gens jusqu'à la mort. Quand on avait le typhus, on était couché sur des planches sans couvertures. Il y avait 18-20 degrés dehors, on avait tout le temps soif. On était nus....

Est-ce que cet énorme sentiment d'impuissance, de ne pouvoir agir précisément... Est-ce que cela vous a révolté à un certain moment ?

Non. Je me laissais aller. Je ne pensais même pas à cela.

Et le fait de ne pas pouvoir agir parce que c'était un suicide de réagir...

C'était impossible de réagir et comment auriez-vous voulu réagir ? La chose principale est que quand vous avez faim vous n'avez plus de réaction. J'en suis sûr. On ne pense plus qu'à manger. On n'a rien d'autre en tête.

RAOUL :

Donc vous avez en fait assisté à la mort de votre père ?

Oui.

Est-ce que vous vous souvenez des réactions que vous avez eues au moment-même ?

Le Dr. Rak... m'a donné la ration de pain de mon père. Je n'ai pas pu la manger malgré que nous étions sous-alimentés. Je l'ai mise au pied de mon lit en allant dormir et il m'est au fond arrivé un bonheur, c'est qu'on m'a volé ce pain. Je dois dire que dans ce petit camp il y avait environ 800 détenus. Après la mort de mon père j'ai eu la sympathie du chef de camp, un certain Herzel qui était le propriétaire des fabriques de chaussures Salamander. Il y avait aussi le sous-chef de camp qui était d'Amsterdam. Je dois dire que ce n'était pas comme dans les camps d'extermination. Il y avait encore une approche plus ou moins chaleureuse des aînés. Nous n'étions que 4 ou 5 à être dans le camp avec un père. Schiff était là avec son père. Il a encore des problèmes aujourd'hui parce qu'il a déconseillé à son père de partir à Varsovie lors d'une sélection et la plupart de ceux qui sont partis sont revenus. Tandis que ceux qui sont restés à Birkenau... A un certain moment ils sont devenus «musulmans» et ils ont été dirigés vers les chambres à gaz. C'est ce qui est arrivé au père de Schiff à Monowitz, Auschwitz III.

Donc vous avez le souvenir de cette ration de pain que le docteur vous a donnée... Et puis comment cela s'est passé ?

Ce dont je me souviens c'est que je n'ai pas pu manger cette ration. Et le matin, cette ration avait disparu.

Et après vous avez refoulé cette disparition, vous avez voulu oublier ?

On travaillait au chemin de fer, c'était en plein hiver. Il faisait moins 14. J'ai eu le nez gelé qui a été frotté avec de la neige par un allemand pour le soigner. J'ai eu les doigts de pied gelés... On n'avait pas beaucoup le temps de se consacrer au deuil. On revenait exténué du travail. Le premier cas dramatique qu'il y a eu était quelque chose d'affreux. C'était le premier contact avec la mort, le meurtre. C'était un garçon dont le père était boulanger à la Vliesstraat à Berchem. Un SA faisait un exercice de tir un dimanche matin. Il lui a pris son bonnet et l'a lancé. Il lui a dit d'aller le chercher. Il l'a visé et lui a tiré une balle dans la tête. Ça a été le premier meurtre auquel nous avons assisté. Je dois dire que ça a été un choc... Ce meurtre a précédé la mort de mon père. Quand on travaillait au chemin de fer, on ramenait souvent les morts. Il y avait un homme qui habite maintenant en Israël qui

avait perdu ses doigts de pied.... J'ai été heureux de le revoir après la guerre. C'est un homme qui a énormément souffert.

MATHIAS :

... On a alors eu la première victime au camp où on était depuis plus longtemps. On a fait une petite cérémonie entre nous. Il y en a un qui a fait le Kaddish et a prononcé un petit discours. Il a dit «Voilà cette personne est morte...». Je dois vous dire que c'est le seul mort pour lequel on a fait une cérémonie. C'était très émouvant. Après, j'en ai vu tellement... ! Ensuite, j'ai été dans le camp de concentration de Varsovie où j'ai eu le typhus. On m'a envoyé dans le Revier et il y avait tellement de malades qu'on couchait à deux sur un lit de 60 cm. Le matin, à 10 heures, on venait enlever les morts. J'étais avec un camarade qui est mort à une ou à deux heures et je suis pratiquement resté vingt heures avec lui. Vous savez, on était insensible vis-à-vis de la mort. Tout le monde s'attendait à mourir. Même à une semaine de la libération, j'étais dans l'urinoir et quelqu'un à côté de moi m'a dit : «Isi, toi tu lis les journaux et tu sais ce qui se passe». Je lui ai dit : «Ecoute, il est un fait, c'est que les Allemands ont perdu la guerre. Il y a trois ans quand j'ai été arrêté, j'ai fait l'abandon de ma vie, je savais que je n'allais pas m'en sortir vivant. Donc, je ne crois pas que nous allons en sortir vivants». C'est ce que je lui ai dit une semaine avant la libération et avec conviction ! Je n'ai jamais espéré pouvoir m'en tirer et pourtant je n'avais que 24 ans.

Et après le premier camp ?

J'ai été à Laurahütte peut-être pendant 3 ou 4 semaines. C'était un camp de travail, pas un camp de concentration. C'était un camp où il fallait faire des travaux, travailler avec une pelle, etc. De là, on est parti vers Sakrau qui était également un «arbeitslager» plus organisé. Ce n'était pas joyeux, on avait faim, on était battu mais ce n'était pas encore un camp d'extermination. Mon beau-frère avait pu communiquer avec un cousin qui habitait là, en Haute-Silésie. Notre camp était à 5-10 kms de là. Et donc, ce cousin était venu le voir au camp et lui avait dit que moyennant paiement (des gens qui étaient en Belgique) il pouvait arranger une libération. On y a tellement cru...

Comme Yannis vous l'a dit, toutes ces informations, vous pourrez les signaler lors d'une éventuelle interview audio-visuelle. Mais ici même, nous allons essayer de centrer l'entretien sur les réactions émotionnelles que vous avez eues. Vous avez déjà commencé à nous raconter que c'est dans le premier camp de Laurahütte que vous avez été confronté pour la première fois à la mort, quand cet homme est décédé dans le camp et que pour la seule fois, vous avez fait une cérémonie et le Kaddish. Là, vous avez eu des réactions émotives très fortes. Est-ce que vous vous en souvenez ? Est-ce qu'il vous est possible de nous raconter quelles émotions vous avez ressenties ?

Je me souviens que la réaction était assez forte. Nous avions les larmes aux yeux. On était à table - même que là on avait toujours très faim- et on a laissé le manger pour après la cérémonie. C'était très émouvant. C'est la première fois que j'ai entendu le Kaddish.

Vous n'y aviez jamais été confronté avant étant donné que vous étiez un très jeune homme ?

Quand je dis que je ne l'avais jamais entendu avant, j'exagère parce que j'avais perdu ma soeur en 36. Mais là, je n'ai rien entendu parce que j'étais très préoccupé par l'état de ma mère. Et puis, je n'avais quand même que 21 ans quand j'ai été arrêté et j'ai dû quitter mes parents. C'était terriblement émouvant d'entendre ce discours. Cela m'a tellement frappé en fait parce qu'après cela n'a plus existé. Nous étions devenus tellement insensibles...

Il y avait le fait, je crois, - mais cela sont des interprétations de ma part - qu'après, dans les camps d'extermination, il n'y avait plus un semblant d'organisation sociale, l'humiliation et la déshumanisation étaient telles...

Naturellement. On était déshumanisés. On savait que tout le monde allait y passer. Dans le plus terrible des trois «arbeitslager» où je suis passé, il y avait encore des religieux qui se levaient tôt pour prier. Il y en avait encore qui ont jeûné pour Yom Kippour malgré qu'ils devaient aller au travail. Mais après c'était fini... Je subsistais seulement... Essayer de se garer des coups et du travail... Essayer de travailler un peu moins ou plus vite pour avoir plus de repos et essayer de «s'organiser» pour manger. C'était nos seules préoccupations. Nous étions plus des animaux que des hommes...

Donc si je comprends bien, un des grands facteurs de cette insensibilité c'était le fait que tout devait être centré autour du fait de survivre ?

Exactement. Vous savez, je ne suis pas religieux mais au camp, j'ai fait tous les soirs ma prière et j'ai toujours remercié le bon Dieu pour la libération - qui n'était pas nécessairement de vivre mais peut-être de mourir. Dans le dernier camp, j'étais bien avec le chef de la cuisine et j'avais une copine qui y travaillait. Le problème de famine était déjà à moitié résolu.

Dans quel camp ?

A Kauferin. C'était après Stalingrad. Les Allemands se retiraient de Russie. Les derniers jours, il y avait encore des exécutions en masse de convois entiers. J'avais un phlegmon à la main et je suis allé voir un médecin français qui m'a recousu. Regardez encore cette cicatrice, après 50 ans ! Le bandage, c'était du papier toilette ! Il a quand même réussi à me sauver la main.

Je me rappelle qu'un soir j'ai prié le bon Dieu pour lui demander de ne plus me réveiller. Je ne lui ai rien demandé d'autre...

Vous disiez que vous avez pratiquement prié tous les soirs. Mais est-ce que vous étiez d'une famille croyante ?

Mes parents oui, mais moi je n'ai jamais été ni croyant ni pratiquant. Mais vous savez, au camp, quel est l'athée qui n'a pas dit «Mon Dieu». Et je peux dire que tout en n'étant pas pratiquant, je ne peux pas dire que je ne suis pas croyant. Je suis quant même Juif dans l'âme. Mais je priais tous les soirs pour remercier Dieu d'avoir tenu un jour de plus, un jour plus près de la libération.

Et vous pensiez à votre femme et à votre frère ?

J'avais eu des nouvelles de mon beau-frère. Il avait été tué à Blechhammer. Il y avait un petit téléphone arabe qui fonctionnait...

Donc, vous avez appris le décès de votre beau-frère ?

Je l'ai appris par des gens qui étaient à Blechhammer. J'étais, je crois, à Varsovie. Tous ces gens ont été concentrés à Auschwitz. Le dernier camp où j'étais était très dur, mais rien comparé à Birkenau. A Auschwitz, on faisait

des appels au milieu de la nuit, on recevait des coups de matraque sur la tête... C'était affreux là-bas.

Vous avez donc appris le décès de votre beau-frère quand nous étiez à Varsovie. Est-ce que vous vous souvenez si là, vous avez eu de fortes réactions ?

Probablement une tristesse mais je ne peux pas m'en rappeler plus en particulier.

Parce que là, vous deviez déjà vous défendre...

Je ne sais pas si les autres étaient plus émotifs que moi mais je sais que la seule émotion que j'ai eue sur le deuil, c'était pour le premier mort que j'ai connu. Tous les autres, Mon Dieu, vous savez, c'était du pain quotidien... Cela ne nous effleurait même pas... La nuit on faisait des rêves... Il y avait des bombardements et on se disait «Tiens, s'ils pouvaient arriver...» ou être dans un lit avec des draps blancs, nous envoyer du pain...

Immédiatement après la guerre, quand vous êtes revenus à Anvers, que vous avez retrouvé votre femme, votre belle-soeur... Est-ce que vous avez à un moment donné commencé à avoir des réactions concernant les membres de votre famille disparus ?

Je n'ai pas retrouvé mes parents. Ecoutez. Vous êtes docteur, n'est-ce pas ? Dire que j'ai eu une crise d'émotivité ou de chagrin, je ne peux pas vous le dire, je ne peux pas me rappeler. Vous savez, on s'était fait à cette idée. Je suppose que c'est ainsi. C'était une confirmation de ce que l'on savait.

MYRIAM :

En lisant l'entretien que vous avez déjà accordé aux chercheurs de la Fondation, je crois avoir compris que, au moment même, lorsque vous étiez à Birkenau et puis dans un autre camp, vous ne vous rendiez pas compte de l'amplitude des événements qui avaient lieu.

Je me rendais compte de l'amplitude mais je n'imaginai pas que tant de gens autour de moi allaient disparaître. Avec le crématoire qui brûlait jour et nuit, je me rendais quand même compte que... et puis la grandeur du camp aussi. Birkenau était très grand. Disons que, évidemment, j'étais plus jeune, je voyais donc cela peut-être, pas plus légèrement mais... je ne sais pas expliquer cela...

pas avec moins de profondeur non plus... mais disons que je ne pensais pas trop aux autres. Je voyais ce qui se passait autour de moi et l'énormité de ce qu'on vivait mais je n'envisageais pas que des proches à moi puissent disparaître là-dedans.

II. Réapparition de la sensibilité, y compris des réactions de deuil «normales» aux pertes subies après la guerre

JOACHIM :

Je ne suis pas un homme à grande vie et philosophie. Je suis un homme qui mène sa vie. Autrement même ici en Belgique, j'aurais plus d'une fois eu des raisons de me laisser aller. Cette notion de tristesse, je l'ai en moi. Comme je dis à tout le monde, cette tristesse et ce malheur me poursuivront jusqu'à ma mort mais les gens savent que c'est ainsi. Quand on ne me provoque pas, je n'en parle jamais parce que...

LÉONARD :

Vous souvenez-vous à partir de quel moment après la guerre, sachant que votre père avait disparu (votre soeur, votre beau-frère, votre nièce ainsi que votre famille entière à Łódź avaient disparu), cette sensibilité vis-à-vis des disparus est revenue et sous quelle forme ?

Je ne sais pas si elle est revenue sous forme de cas personnel vis-à-vis de mon père ou vis-à-vis de ma soeur... mais je crois qu'elle est revenue sous forme d'une généralité pour l'ensemble de la communauté. A ce moment là, je me suis toujours posé la question «Que faut-il faire pour ne plus jamais en arriver là ?».

Concernant le décès de votre maman ce processus de deuil a-t-il été différent ?

Oui. J'ai beaucoup souffert de la mort de ma mère. Ma mère est morte de chagrin. J'ai beaucoup souffert du décès de ma mère. A ce moment-là, c'était vraiment la souffrance que je n'ai pas connu dans les camps par exemple.

En quelle année votre mère est-elle décédée ?

Ma mère est décédée en 1950.

A quel âge ?

Elle avait à ce moment-là 61 ans. Elle espérait toujours revoir son mari. C'était pour elle quelque chose d'horrible : sa fille aînée, son mari, ... En fait, de la famille je suis le seul à être rentré des camps. Elle a vécu pendant des années très durement, difficilement. Nous habitons d'ailleurs ensemble quand je suis rentré des camps. Puisque je n'avais pas d'appartement, ma femme, ma mère et moi habitons ensemble. C'est là que j'ai commencé à travailler, dans une cave.

Etiez-vous très attaché à votre mère ?

Oui. On l'a veillée quand elle a été victime d'un infarctus. Nous étions donc deux frères et deux soeurs. Nous étions continuellement près d'elle. Malheureusement quand elle a attrapé la dernière crise, je suis arrivé près d'elle, mais c'était trop tard. Le docteur m'avait prévenu que quoi qu'il arrive, j'arriverais trop tard. Je suis arrivé en effet quand il était déjà trop tard.

PIERRE :

Donc toute la sensibilité est revenue en fait ?

Je ne sais pas si je l'avais avant les camps mais maintenant c'est tout différent.

On peut dire que maintenant vous avez une hypersensibilité.

Oui. Par exemple je ne fais qu'aider les gens. J'ai un caractère avec lequel on peut faire tout ce que l'on veut. Je me laisse faire. Quand je vois que des gens me volent au magasin, je ne dis rien. Parce que si je dois me faire des soucis avec le personnel, j'en aurais tout le temps. Alors je laisse faire. Je regarde à la fin de l'année et s'ils m'ont laissé quelque chose je suis déjà content ! C'est comme cela. Et on vole partout, il n'y en a pas un qui ne vole pas...

Comme dans les camps...

Les clients, les employés... Tout le monde. Je me laisse faire et on m'arrange, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Et je me laisse arranger et je le leur dis. Par exemple, j'ai des ouvriers, des filles à qui je donne du travail à la maison. Je leur donne 200 colliers à faire. Dans un collier il y a peut-être 20 éléments différents. Elles sont si

bêtes que ces éléments manquent pour dix colliers... Parfois je dis aux filles «vendez-moi la marchandise qu'il vous reste !» mais je ne dis pas qu'elles ont volé. Un jour une fille est arrivée avec des boucles d'oreilles et je lui ai dit «tiens c'est avec mes restants que tu as fait cela» et elle m'a dit «oui». Je lui ai dit «ce n'est rien». Je ne veux pas lui faire le plaisir de montrer que je suis fâché. Il n'y a quand même rien à faire à cela, alors...

MATHIAS :

Vous avez fêté vos cinquante ans de mariage ?

Oui, avec mes enfants. On n'a plus tellement d'amis pour remplir une salle maintenant. Ils sont déjà tous partis. Pour nos 40 ans on avait fait une belle fête mais maintenant je ne veux plus. Vous savez maintenant je recommence de nouveau à avoir ce sentiment...

Lié à la disparition de vos amis ?

Oui.

Des amis qui sont disparus après la guerre ?

Oui. Je suis encore en contact avec des anciens détenus avec qui j'étais au camp. Mais j'ai rencontré maintenant la soeur de Elie Wiesel. Elle était avec moi au camp et je l'ai revue à Pâques à Cannes. Je l'ai retrouvée après 47 ans. Et alors j'ai retrouvé aussi Raoul..... Il était un jour venu à Anvers et avait vu sur la porte «M...». Il a ouvert la porte et a dit : «Isi ?» et c'était moi. C'était un grec, Benociglio. Il y en a un autre qui vit toujours en Grèce, un certain Salomon que je n'ai jamais revu mais que j'aurais bien voulu revoir. Je n'ai jamais été en Grèce mais j'irai sûrement. J'irais bien le voir. Ce Benociglio, il était Directeur d'une Banque à Genève. Alors je l'ai revu cette fois-ci. Il a connu sa femme Sarah au camp. Ils sont mariés depuis 47 ans.

Donc, après la guerre les choses étaient claires pour vous. Vous ne pouviez pas avoir de réactions parce que déjà vous étiez fait à l'idée de la disparition de membres proches de votre famille... Par ailleurs, vous m'avez dit que ces dernières années vous avez été très sensible à la disparition d'amis. Est-ce que vous avez l'impression que vous êtes devenu plus sensible par rapport aux événements qu'il y a eu pendant la guerre, aux disparitions qu'il y a eues... ?

Je crois que ce qui s'est passé est quelque chose de tellement terrible qu'il n'est pas possible de retrouver ses sentiments. Le premier mort est celui qui m'a le plus traumatisé... Je vous ai dit qu'après, j'avais dû dormir 20 ou 21 heures avec un mort à coté de moi... Alors... Ils l'ont jeté par la fenêtre comme un sac de pommes de terre. On vivait dans des conditions inhumaines. Il n'est pas possible de ne pas donner une priorité à la famine et aux douleurs physiques. Je crois que c'est cela, je suppose...

Et après 1945, il n'y a pas eu de retour... ?

Ecoutez. J'ai perdu ma soeur qui était au Brésil. Mes enfants m'ont appelé à Marbella. J'ai convenu d'un rendez-vous avec mon fils à Madrid et je suis parti pour Rio. Quand j'y suis arrivé elle était déjà branchée à des appareils qui la maintenaient en vie artificiellement. A ce moment-là, il n'y avait plus rien à faire. Elle était dans le coma et pourtant quand le docteur lui poussait sur le ventre, elle avait encore des réactions. C'était affreux à voir. J'ai directement appelé mon frère à Los Angeles pour lui dire de venir. Quand il est arrivé, c'était fini. Cela m'a touché terriblement. C'était le seul mort de ma famille que j'avais encore revu après la guerre. C'était en 1983.

HUBERT :

Ce que je pourrais peut-être vous donner comme information et qui va, je pense vous intéresser, c'est que j'ai tout de même vécu le deuil d'une série de personnes qui m'étaient assez proches. Ces derniers temps, j'ai perdu mon frère (il y a 6 ou 7 ans), j'ai perdu ma belle-soeur (l'année passée), une amie qui m'était très chère (il y a une dizaine d'années), un ami qui m'était aussi très cher ; enfin bref un tas de gens. Mais je considère qu'il y a là en quelque sorte au travers de leur présence, de leur retour, de leur mémoire, une mémoire qui ne me gêne pas du tout. C'est toujours presque avec une certaine joie que je me remémore des événements de la vie qui ont fait que j'avais tel ou tel débat avec mon frère, ma belle-soeur ou des amis. Je trouve qu'il est normal qu'ils soient morts ; ils sont morts normalement. Ce qui fait la différence entre des morts de ce genre et les morts... involontaires disons, qu'ont subi nos martyrs - je crois que c'est la manière dont les choses se sont passées et dont les choses

ont été décidées. Ce n'est pas du tout une maladie qui a emporté mes parents et c'est inimaginable que cela ait pu se produire ! C'est cela qui me dérange, me perturbe et qui fait que d'une part je ne me remets pas et que je ne porte pas ce deuil et d'autre part je ne me pardonne pas le fait de ne pas les venger à longueur de journée.

GABRIELLA :

Mais je crois que les rêves concernant les personnes mortes dans les camps sont manifestement des rêves de réparation qui consistent à retourner la situation pour que la personne reste vivante. Et puis vous êtes confrontée à la réalité quand vous vous réveillez. La réalité est évidemment très pénible mais l'est actuellement beaucoup moins pour ce qui concerne votre fils Paul. Cela reste toujours pénible mais beaucoup moins dans la mesure où vous avez quand même accepté d'une certaine façon une certaine fatalité de la vie, ces accidents considérés comme compréhensibles et qui peuvent arriver dans la vie...

Ce n'est pas normal qu'un enfant meurt avant nous...

Bien entendu. Mais sans vouloir dire qu'il y a eu chez vous une sérénité, il y a quand même une certaine acceptation de votre part...

Mon mari ne voulait pas voir de photos de Paul à la maison mais moi je voulais qu'elles soient là. On ne faisait qu'y penser et puis ce n'était pas bon pour les enfants, ils étaient si petits. Ils avaient besoin d'un peu de gaieté, d'un peu de joie. Justement dans la lettre que je viens de recevoir aujourd'hui de mon fils qui est biochimiste - il fait de la recherche -, il dit que son travail est de rendre de la joie à Michel, à lui apprendre à être joyeux... C'est difficile pour lui.

Je veux dire qu'il y a quand même une certaine différence dans la mesure où même après plusieurs années vous avez accepté cela parmi les fatalités de la vie. C'est la raison pour laquelle quand vous rêvez de Paul il y a quand même chez vous, au réveil, une autre sensation que celle que vous aviez quand c'était très fréquent ?

C'est comme une pierre...

C'est une sorte de recouvrement de l'habituel. Vous croyez que c'est possible ?

J'essaye d'en sortir, j'essaye pour les autres de ne pas trop en parler. Mon mari est déjà passé par toutes sortes de chose, d'autres ennuis... Donc j'essaie d'un peu agré-
menter la vie, par le théâtre, les sorties... J'extériorise moins avec les enfants.

WILHELMINA :

Avez-vous depuis lors le sentiment que votre sensibilité émotionnelle et psychologique est revenue, par exemple lorsqu'un événement triste survient ?

Absolument. Parce qu' à Auschwitz on marchait carrément sur des cadavres. Lorsque je vois un mort maintenant, cela me touche terriblement.

Avez-vous l'impression qu'il y a des domaines dans lesquels vous réagissez autrement que votre mari ou d'autres personnes qui vous sont proches ? Avez-vous l'impression que dans certaines circonstances encore vous avez une réaction différente parce que vous avez ce passé d'Auschwitz ?

Je ne sais pas. Je crois que je l'ai toujours ressentie. Cette sensibilité est revenue. Parfois je me demande si tout ce qui s'est passé n'était pas un rêve. Je me demande comment il est possible de survivre à cela.

III. Chez certains le deuil est mis «entre parenthèses» après la guerre, mais ils souffrent fréquemment de cauchemars et ont le plus souvent des réactions de deuil à partir de 1987-1988

PIERRE :

Est-ce au moment où vous vous êtes rendu compte que vos parents avaient disparu que vous avez commencé à avoir des réactions ?

Peut-être pour des proches, mais en général non. Je vais vous le dire comme je le pense : il y a beaucoup de gens qui jouent la comédie.

Ce qui est important c'est de dire les choses comme elles sont, comme elles viennent...

Les autres vous diront qu'ils ont des réactions.... mais soit on oublie soit on se rend malade. Y penser sans cesse et vivre toute sa vie ainsi, non. Peut-être suis-je ainsi. Mais en général les gens exagèrent beaucoup trop... Le chagrin des gens n'est pas toujours vrai.

Vous avez parfaitement raison. De plus, il y a des gens qui s'attribuent des sentiments qu'ils ont eus antérieurement mais qui en fait n'existaient probablement pas.

Il y a peut-être 10 ou 20% de gens qui disent la vérité. Je trouve qu'après un certain temps il faut oublier. On ne peut pas vivre continuellement avec le souvenir.

Vous-même, avez-vous eu des problèmes après la guerre ?

Oui, j'ai eu des problèmes à l'estomac dus à la mauvaise nourriture. Les gens amenaient des pains moisis. J'ai contracté un ulcère et une hernie. On portait des sacs de 50 kg au premier étage toute la journée. Derrière nous se trouvaient des SS. Il y avait un SS en bas, au milieu et en haut. Ils nous poussaient... On devait porter des arbres aussi. C'était trop lourd et on ne pouvait supporter cela. J'essayais toujours de chercher deux grands et moi je me mettais au milieu.

MATHIAS :

Ma question était aussi de savoir si, à partir de 45, les souvenirs de la déportation dans les camps sont également revenus sous forme de pensées, de rêves, d'émotions,... Que votre sensibilité soit revenue, cela est clair....

J'ai souvent des cauchemars et parfois je me réveille avec des sueurs froides mais heureusement je n'ai pas toujours le même rêve. Ils se diversifient. J'ai bien sûr beaucoup de rêves où je m'encours et où on me poursuit. Quand je me réveille, vous ne pouvez vous imaginer comme je suis heureux d'être dans mon lit et de savoir que ce n'était qu'un rêve... J'ai bien souvent des rêves mais quand ce sont des rêves sur des gens qui ont disparu, c'est bien souvent dans une optique apaisante, comme s'ils vivaient encore. Je ne me rends pas compte dans mon rêve qu'ils sont morts.

RAOUL :

Est-ce que vous vous souvenez avoir eu d'autres réactions concernant la mort de votre père après la guerre ? En rêviez-vous, avez-vous eu des cauchemars... ?

Non. Tout cela est revenu. J'accuse les autres... Un jour, M. m'a forcé à me rappeler... Je n'ai pas beaucoup fréquenté des gens de là-bas... à part M. et M.M. qui m'ont embrigadé dans un cercle d'amis belges du Yad Vashem. Et puis, il y 5 ans environ, en tant qu'ancien déporté, j'ai fait le premier voyage d'un jour à Auschwitz avec l'Union des Déportés. C'est alors que j'ai été sur la tombe de mon père et que j'ai commencé à être non pas troublé mais...

Donc vous n'avez pas eu des rêves ou des cauchemars pendant cette période ?

Au début oui ; surtout un rêve qui revenait sans cesse : j'étais pourchassé par des SS. Au moment d'être attrapé, je me réveillais.

Et puis, j'ai connu une période de calme jusqu'à il y a quatre ou cinq ans.

A cause de quoi ?

A cause de certaines lectures et des rapports que je dois formuler. J'ai été bombardé Président du Comité d'initiative pour la création d'un Musée. On m'apporte des documents. Pour vous citer un exemple : une lettre d'une femme de 35 ans qui écrit de Ravensbrück à sa mère qui logeait à Bruxelles dans un home de vieillards. C'était terriblement émouvant, d'autant plus quand j'ai appris par sa soeur qu'à son retour, sa mère était déjà morte depuis 6 mois. Un autre exemple : une lettre écrite en flamand par un garçon et jetée du train lors d'un transport belge. La lettre est dans une enveloppe. Il écrit «Cher citoyen, celui qui trouve cette lettre pourrait-il la renvoyer à telle ou telle adresse...». Il s'agissait d'un garçon de 16 ans. On est ainsi sans arrêt confronté à ces problèmes. On n'en sort pas indemne. Il y a cinq ou six ans, je croyais que c'était fini.

Qu'est-ce qui a provoqué cette reprise de la mémoire ?

Il y a différents facteurs. On a d'abord commencé à montrer le film 'Holocaust' - une très mauvaise série américaine. Je crois que quand ce film est sorti, les gens

ont commencé à se poser des questions. Et dans mon cas, l'approche de M. et de M. M....

Mais vous étiez quand même déjà prédisposé auparavant ?

Oui, mais ils m'ont posé des tas de questions. «Où étais-tu, d'où venais-tu...». Finalement, ils ont cent pour cent raison parce que nous devons témoigner. Il faut dire que des types de mon âge, il n'y en a plus tellement. Vous connaissez les chiffres.

Donc ce sont des sollicitations ?

Oui. Puis un jour, la Fondation Auschwitz m'a envoyé une jeune fille pour une interview qui a été publiée dans leur revue trimestrielle. Je crois que cela a commencé il y a 6 ans.

DANIEL :

J'ai difficile à vous répondre. Je ne nie pas avoir été insensible. J'ai toujours été assez émotif. Certaines choses me touchent profondément. Et le fait est là... longtemps après la guerre, j'ai eu des cauchemars la nuit. Quand je suis rentré, ma mère m'avait préparé un lit frais qui sentait bon le repassage. Le lendemain matin, elle m'a retrouvé par terre parce que je ne pouvais plus m'habituer au lit.

Encore maintenant, vous pouvez le demander à J., il m'arrive d'avoir des cauchemars. Cela prouve qu'il y a quelque chose en moi qui n'a pas été compris et qui n'a pas été pardonné relativement à ce qui s'est passé dans les camps de concentration.

Dans ces cauchemars, revoyez-vous et revivez-vous des situations connues dans les camps ?

Je n'ai pas photographié mes rêves et mes cauchemars. Je sais que je donne surtout des coups de pied. Je crois que beaucoup de prisonniers politiques et d'anciens détenus ont des cauchemars. D'ailleurs, si je veux faire un parallèle entre mon sort et celui de pas mal d'autres copains, je ne m'en tire pas encore trop mal. Certains s'en sont très mal sortis. C'est une question de volonté et de caractère. Je me répète, je trouve que je ne m'en sors pas trop mal par rapport à d'autres.

Dans vos cauchemars, y a-t-il des images, des circonstances dont vous vous souvenez et qui reviennent régulièrement ?

Il n'y a pas souvent des images des camps de concentration, mais je rêve plutôt des choses dont on a parlé durant la journée. Je constate notamment que les réunions où on a discuté de ceci ou de cela influencent mon sommeil.

Par exemple des réunions où on discute de la guerre ?

Oui, par exemple. Quand on rencontrait d'autres copains, d'autres prisonniers politiques, on parlait rarement de ce qui s'était passé dans les camps de concentration. Il y avait une certaine barrière, un certain verrou dont on ne pouvait dépasser le seuil. On ne pouvait recommencer à discuter de ces choses-là surtout avec des gars qui étaient passés par là et qui pouvaient dire la même chose.

Y a-t-il des images qui reviennent régulièrement ?

Je ne crois pas, non.

Et des circonstances ?

Non, c'est assez flou, assez vague. Si par exemple, on me demandait au moment même du cauchemar de quoi je rêve, je saurais peut-être répondre ; mais après, cela devient difficile. Je sais que j'ai eu des cauchemars quand ma femme me dit que je lui ai donné des coups de pied. J'en conclus alors...

Vous dites, souvent suite aux réunions... pourtant, lors de ces réunions vous ne parlez justement pas de tout cela.

Non, on n'en parle pas.

Comment alors se fait-il que cela survienne après ces réunions ?

Cela ne survient pas toujours après ces réunions ; mais quand c'est le cas, peut-être est-ce dû au fait qu'on est retrempé là dedans.

N'était-ce pas aussi une personne qui vous a suggéré de ne pas trop pleurer sur le sort de tous ceux qui y sont restés ?

Oui, un peu... un peu beaucoup.

LÉONARD :

Oui, au niveau du raisonnement et non au niveau de la sensibilité parce que je pense que nous avons perdu tout sens de la sensibilité.

Mais je parle d'après la guerre.

Après la guerre aussi - justement j'y viens - je crois que j'ai raisonné sur une certaine logique.

Avez-vous le sentiment que ce raisonnement -qui dépassait votre expérience personnelle sur le plan humain et qui s'étendait à l'ensemble des événements qui avaient eu lieu (donc du génocide) a été aidé par des lectures, des informations, des prises de connaissance de tout ce qui était arrivé ? Je suppose en effet qu'au moment même dans les camps, l'ampleur vous apparaissait sur le plan personnel et humain ; mais sur le plan historique et sociologique ainsi que sur le plan global, ce n'est qu'après 45 qu'on a pu avoir un ensemble d'informations. Avez-vous l'impression que cela vous a aidé à conserver ce raisonnement et à l'étendre à l'ensemble du génocide et la communauté juive ?

Oui, incontestablement puisque je suis arrivé à cette conclusion que nous étions livrés à l'arbitraire et que par conséquent il fallait nous prendre en charge. C'était un raisonnement vraiment d'une simple logique, de bon sens. Ce n'était pas un sentiment d'... affection. Il n'y avait rien d'affectif là-dedans.

Cela vous dérangerait-il de nous exposer certains thèmes qui revenaient dans certains de vos rêves ?

C'était presque toujours la même chose. Je courais. J'étais poursuivi, poursuivi, poursuivi. A un moment donné, je suis tombé dans un trou. C'est à ce moment-là que je me suis réveillé. Chaque fois que je suis tombé dans ce trou, je me suis réveillé. Ceux qui m'ont poursuivi, ne m'ont donc plus vu. Quand je me réveillais, j'étais en nage. J'ai fait ce rêve durant les premières années. Après je n'en ai plus eu.

Jusqu'à quelle période environ ?

Cinq, six ans après que je sois rentré, je crois. J'avais toutes les nuits ce même genre de rêve. J'étais poursuivi, je tombais quelque part, je disparaissais de la vue des poursuivants.

WILHELMINA :

Avez-vous eu des nouvelles de votre famille par les organisations juives à Bruxelles ou à Anvers ?

Nous étions certains qu'ils étaient morts.

Pour votre autre frère également ?

Aussi.

Vous souvenez-vous de vos réactions à ce moment-là ?

Vous savez, nous n'étions pas les seuls. C'était un deuil commun. Ce n'était pas un cas unique. Tout le monde avait perdu de la famille.

Avez-vous des rêves, des cauchemars ?

Oh oui. Je le disais encore aujourd'hui.
Fuir, j'essaie de m'enfuir.

Comment se terminent vos rêves ?

Cela se termine souvent en me réveillant.
Je rêve souvent de ma mère. Je la vois toujours en bonne forme.

Vous arrive-t-il de rêver de votre père ou de votre frère ?

Oui, aussi, mais rarement.

Aussi dans des circonstances «normales» ?

Oui.

RACHEL :

Vous souvenez-vous de vos réactions émotionnelles quand vous êtes revenue avec votre mère à Cracovie après la guerre ? Quand vous avez appris la disparition de votre père, de votre petit frère, de toute la famille, vous souvenez-vous à partir de quel moment vous avez commencé à avoir des réactions psychologiques, émotionnelles,... ?

Je dois vous dire que l'âge a joué un grand rôle. Il y avait une trop grande différence d'âge entre moi et ma mère. J'étais assoiffée de liberté. J'étais assoiffée par la vie. Je pouvais chanter le matin quand il n'y avait personne. J'étais comme un oiseau qui était enfermé, qui était au bord de la mort... et puis libre... ! Par contre

pour ma mère, malgré qu'elle n'avait que 40 ans, c'était différent. Là la différence d'âge s'est faite ressentir. Quelques années après la guerre, je me réveillais la nuit car j'avais des cauchemars. J'étais déjà mariée alors. Je rêvais qu'on était venu me chercher, je revoyais des événements de la déportation... Ces moments sont survenus dans mon sommeil. Heureusement, je pouvais me réveiller, crier, réagir. Et, quelques années s'étaient écoulées depuis la guerre...

Jusqu'en quelle année environ avez-vous eu des cauchemars ?

Pendant plusieurs années. Au début mon mari ne me laissait pas en parler. Il avait raison. Mes enfants même ne savaient pas ce que j'avais vécu. La réaction était bizarre. Il y avait diverses phases dans ma réaction. Après la guerre quand j'ai entendu parler des camps, des sélections,... de certains films,... je me disais que ce n'était rien à côté de ce que j'avais vécu. Je considérais les films comme quelque chose de vraiment pas valable. Cela a duré assez longtemps. Cela ne me touchait pas. J'avais vécu dix fois plus. Maintenant depuis déjà plusieurs années je suis obsédée par une question : «Pourquoi ai-je survécu... moi ?»

IV. Chez d'autres le deuil est entamé dès le retour des camps à la fin de la guerre et se poursuit, accompagné de cauchemars

SOPHIE :

Quand vous pensez à vos proches parents lors de cérémonies par exemple, cela vous affecte-t-il émotionnellement. Et quand vous pensez aux autres, à cette multitude de gens, cela vous affecte-t-il aussi ?

J'ai autant souffert. Cela me fait énormément de peine. Quand j'ai par exemple su qu'un convoi était arrivé et qu'on avait pris directement toutes les femmes et les enfants pour les emmener à la chambre à gaz, j'en étais très affectée. Quand on était au camp on disait «Nous sommes là, nous sommes déjà condamnées». On a prié (c'est une façon de parler) pour que les autres n'arrivent plus. Chaque personne est un être humain. Une nuit, alors que je travaillais, j'ai entendu les cris des Tziganes... j'étais bouleversée. J'en étais malade et pourtant ce

n'était pas des Juifs. Tout le groupe en était vraiment malade. On nous a même punies parce qu'on a dit qu'on ne travaillait pas. On est resté comme cela les mains croisées. On entendait les cris des Tziganes...

HUBERT :

A propos de ce deuil, est-ce en rapport avec cela que vous faites des cauchemars qui vous reviennent régulièrement ?

Pas tellement non. Les cauchemars sont dus à d'autres circonstances. Ils sont plutôt liés à mon propre vécu. Je me réveille sur le coup d'une émotion comme au début d'une séance de sport au camp ou d'une séance de torture. J'ai l'impression qu'on me fait à nouveau subir ce que j'ai vécu. J'ai parfois l'impression de revivre ces moments et je me réveille en sueur. Cela n'a pas tellement d'implication avec ma conscience. Cela n'a rien à voir.

C'est plus personnel. C'est dû à votre vécu personnel. Ce sont des situations que vous avez vécues.

Ce sont des moments d'horreur que j'ai vécus et qui me reviennent périodiquement. Cela dépend un peu, disons, de mon état de santé mental ou physique... la fatigue peut-être. J'ai déjà remarqué que je connais cela dans des moments où je suis très fatigué. Je prends d'ailleurs assez bien de somnifères, autrement je dors très mal. Je dors quand je ne dois pas dormir et je ne dors pas quand je dois dormir. C'est assez déréglé, donc je dois en prendre mais j'essaie d'en prendre le moins possible. Je ne dors quasi jamais sans prendre de somnifères.

BRIGITTE :

Si j'ai bien compris ce n'est qu'au retour de la guerre, alors que vous espérez toujours les voir revenir que vous avez appris officiellement que vos parents avaient disparu. Vous souvenez-vous à ce moment-là des réactions que vous avez eues sur le plan psychologique, sur le plan des émotions ?

Oui. Disons que j'étais effondrée. J'espérais tellement le retour de mes parents que cela a vraiment été la désillusion. J'étais vraiment au fond du trou. J'étais tout à fait désespérée. J'espérais tellement leur retour. Je n'avais fait aucun projet en ce qui me concerne parce que j'étais tellement certaine...

Combien de temps après votre retour l'avez-vous appris ?

C'est très difficile à vous dire. On a dû faire tellement de démarches, de recherches... Il y a eu tellement de formulaires à remplir... Je ne pourrais pas vous le dire.

Cela se traduit-il en terme de mois ou de quelques années ?

Pas des années. Je crois plutôt en terme de mois.

Quelques mois et puis vous avez eu l'annonce officielle de la disparition de vos parents et de votre frère.

Oui. Là aussi il y avait eu des témoins qui ont fait des dépositions, surtout pour... Même pour mon père, il y eut un témoignage.

Vous alliez dire «surtout pour»...

Ma mère et mon plus jeune frère. Là, j'ai un témoignage écrit. Pour ma mère, c'est une dame qui avait été déportée avec nous et qui a eu la chance de revenir. Elle se trouvait dans le même camp.

Vous dites qu'à ce moment-là vous étiez tout à fait effondrée... parce que vous attendiez le retour de votre famille pour faire des plans d'avenir...

Pour reprendre une vie... Je ne voyais pas l'avenir autrement. Je voulais une vie pareille à celle que j'avais vécue avant les événements. Et puis tout s'écroule... J'étais tout à fait déphasée. Je ne pouvais prendre aucune décision... J'étais presque comme un zombie, quelqu'un qu'il faut diriger. Je ne pouvais pas prendre d'initiative sur ma vie personnelle. Je fréquentais alors mon futur époux. C'est lui qui s'est occupé de tout.

Au moment où vous avez appris officiellement le décès de votre famille et que vous avez été effondrée, qu'avez-vous ressenti ? Quand vous dites que vous étiez effondrée, que vous étiez dans le fond du trou..., vous souvenez-vous de ce que vous avez vécu, ce que vous avez éventuellement eu comme malaise physique ?

Comme je vous l'ai dit, je n'avais plus de réaction, je pleurais souvent d'autant plus que j'avais pu récupérer des photos de mes parents. Quand je voyais ces photos je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Quand je voyais par exemple une jeune femme qui se mariait, je pleurais comme une fontaine. Je me disais que je n'aurais jamais

la chance d'avoir mes parents près de moi quand je me marierais, quand j'aurais mon premier enfant. Cela a vraiment été le vide total.

Vous avez donc ressenti un vide total, un manque total ?

Oui. C'est comme un support, si on vous l'enlève...

Vous ne saviez pas comment y remédier, comment le combler, le surmonter ?

Non, je ne savais pas. Si j'avais eu de la famille autour de moi qui m'aurait soutenue, un peu aidée moralement... mais je n'ai pas eu cela.

Vous avez bien dit ne pas avoir trouvé de soutien et que finalement le peu de compréhension qu'on vous ait montré, le peu de soutien qu'on vous ait donné - comme votre mari par exemple -, ce n'était jamais suffisant et qu'il y avait quelque chose qu'on ne pouvait pas réparer ?

Oui, forcément. Si on vous enlève l'essentiel, on ne sait pas le remplacer. C'était mon but, mon espoir...

Et l'essentiel c'est bien entendu votre famille. Mais parmi les membres de votre famille, qui vous a manqué le plus ?

Ma mère. Et je dois dire aussi mon plus jeune frère parce que je m'entendais très bien avec lui.

Vous dites que c'est votre mère qui vous manquait le plus. C'est effectivement ce que j'ai remarqué en lisant l'entretien que vous avez accordé aux chercheurs de la Fondation. Pendant les trois mois que vous avez passés à Birkenau vous vous êtes sentie extrêmement soutenue par votre mère alors que vous avez pratiquement tout oublié en ce qui concerne les circonstances, les dates, les faits... mais vous vous souvenez avec beaucoup d'acuité de la présence de votre mère, du fait qu'elle vous ait soutenue, qu'elle vous ait sauvée de la dysenterie.

Oui, c'est exact. Quand nous étions chez nous je n'étais pas toute seule, j'avais quand même trois frères dont un qui était mort avant la guerre. Donc elle devait s'occuper des quatre enfants. Le fait est que - et cela ne se remarque pas seulement dans notre famille mais chez les Juifs en général-, les garçons comptent plus que les filles. Je le dis souvent mais on ne me croit pas toujours. Donc je ressentais que son affection se portait plus à mes frères qu'à moi. Dans les camps, je l'avais vraiment eue pour moi toute seule et elle m'avait mise dans un cocon. Elle

a tout fait pour me protéger et c'est quelque chose qui m'a vraiment marquée. Je ne me souviens pas qu'elle ait eu quelque chose, un malaise quelconque... non. Elle s'est vraiment occupée de moi. Je vous assure que quand on a la dysenterie, on ne sait pas manger, on n'a pas faim... Elle a tout fait pour que je mange, pour que je m'en sorte. Elle n'a pas voulu que j'aille au Revier, elle savait certainement que quand on allait là on n'en sortait plus. Vraiment, elle s'est occupée de moi, ça je dois le dire... elle a été formidable. A ce moment-là je l'avais pour moi tandis qu'autrement je n'étais pas toute seule.

Vous dites que depuis 1945 vous n'avez jamais pu accepter la disparition de votre famille et plus particulièrement celle de votre mère. On peut aisément le comprendre et le concevoir. Pensez-vous que cette impossibilité d'accepter la disparition de votre famille est liée au fait qu'avant la guerre vous ne vous estimiez pas particulièrement privilégiée par votre mère par rapport à vos trois frères (Votre père ayant plutôt eu une attitude de rejet car vous n'étiez qu'une fille et que vos frères étaient prédominants dans l'esprit de la famille) ?... Ou croyez-vous au contraire que d'autres éléments soient intervenus ?

Il y a bien sûr les circonstances dramatiques dans lesquelles votre famille a disparu. Celles-ci sont pour vous inacceptables et vous ne pourrez jamais les accepter comme on accepte une fatalité de la vie. Avez-vous eu le sentiment d'avoir eu des relations privilégiées avant la guerre avec votre mère, d'avoir été très proche d'elle, de ne pas avoir été séparée sur le plan psychologique, ou au contraire estimez-vous que jamais cette relation n'a pu s'approfondir ?

Je n'ai vraiment pas eu le temps de la connaître.

N'est-ce pas une défense tout à fait compréhensible et tout à fait naturelle que de pouvoir oublier ce qu'il y a de plus traumatisant, de plus inquiétant, d'autant plus que dans votre cas le fait de pouvoir chercher refuge auprès de votre mère vous permettait en même temps de fuir le monde extérieur. N'est-ce pas aussi une raison pour éviter tout ce qui est témoignage, toute description de la vie dans les camps ?

C'est possible cela. C'est comme un rejet... J'ai encore des livres mais peut-être qu'un jour je vais les ressortir... De toutes les personnes que j'ai lues, quand tu entends le témoignage de C. V.... non, je ne suis pas arrivée, à aller jusqu'au bout.

On peut peut-être essayer de formuler autrement la question. Supposons que la même disparition, celle de vos mère, père,

frère, soit arrivée suite à des circonstances toute autre, par exemple par accident d'avion. Auriez-vous eu les mêmes difficultés que celles que vous avez eues en 46-47 justement dans le cadre de cet événement catastrophique ? Je crois que c'était un peu cela la question. Est-ce que ce manque se serait affirmé de la même façon et cette impossibilité de le combler, vous l'auriez ressenti de la même façon que si c'était par un accident ?

Je ne peux pas répondre, comment voulez-vous que je le sache. Pour cela il aurait fallu que j'aie d'autres relations avec ma mère, qu'elle ait vécu plus longtemps, qu'il n'y ait pas eu cette guerre. Les événements n'auraient pas été les mêmes.

Mais peut-être qu'un élément de réflexion pourrait être votre attitude face au décès de votre frère Bernard que vous aimiez beaucoup puisqu'il était le seul de vos frères à s'occuper de vous. Je suppose qu'il jouait avec vous, qu'il vous racontait des histoires. Puis il a disparu suite à une péritonite. Je dirais donc suite à une fatalité de la vie. Bien sûr, il est plus difficile d'accepter la disparition d'un être jeune que de quelqu'un de très vieux. Il est plus difficile d'accepter la disparition d'un frère, que celle d'un grand-père qui a déjà un certain âge. Mais quand vous pensez à votre frère A. ressentez-vous ces mêmes sensations de tristesse, de vide, de manque que par exemple à l'égard de votre mère et de votre père, étant données les circonstances dans lesquelles ils ont disparus ?

Je dois vous dire qu'il est mort en 39 ; c'était donc vraiment un peu avant les événements. A la même époque ma grand-mère maternelle est décédée. Elle n'habitait pas en Belgique. Je ne l'ai pas très bien connue. Je dois aussi vous dire que la disparition de mon frère aîné a été très dramatique parce que cela a également fait un très grand vide. Mais je ne vais évidemment pas comparer ces disparitions avec celle de ma mère... Les événements étaient différents.

C'était donc quand même différent. Et quand vous pensez à lui c'est quand même en d'autres termes ?

Je penserai toujours à lui. Je me souviens que nous sommes allés le voir à Saint-Pierre ; il était sur une dalle et je le vois encore toujours. Il était couché là à la morgue et je crois que je le verrai toute ma vie, là, comme s'il dormait. Finalement c'était pareil que quand je suis allée voir mon fils B. qui est décédé en 1985. Cela aussi... Je crois que je n'accepte pas la mort de quelque façon que ce soit.... surtout quand en plus il s'agit d'êtres jeunes.

Ma mère était jeune, elle avait 50 ans ; mon père était âgé de 45 ans ; mon plus jeune frère en avait 14.

Lorsque vous pensez à votre frère A. ou à votre fils B., ressentez-vous les mêmes émotions que lorsque vous pensez à votre mère, votre père ou votre frère qui ont eux aussi disparu ?

Non, disons que les émotions sont fortes... mais à l'égard de ma mère, c'est un peu plus fort. Mais pour moi, ils sont toujours là ! Je n'accepte pas leur disparition.

Pas plus pour A. et B. ?

Non, certainement pas et surtout pour B. Il avait 20 ans. C'était trop tragique.

Dans quelles circonstances était-ce ?

Il a été tué dans un accident de voiture. Ils étaient deux.

Donc, vous ne voyez pas de différence dans la mémoire que vous en gardez et dans les émotions soulevées ?

Vous savez... avec le temps on accepte. Enfin non, on n'accepte pas... on doit vivre avec ses souvenirs !

Vous continuez donc en fait à faire des cauchemars avec des émotions très intenses pour les uns comme pour les autres et cela encore maintenant ?

Oui. Et dans mes rêves, il y a toujours beaucoup de monde. C'est très confus. Je retiens ces rêves un petit temps et puis cela s'estompe. Quand je travaillais encore au magasin, je me souviens qu'en arrivant le matin, j'étais vraiment vannée. Il y avait tellement de monde dans mes rêves et toujours des choses inexplicables.

Le fait qu'il y a toujours tellement de monde dans vos rêves est peut-être lié au fait que cela vous ramène à une période où vous étiez dans le camp avec énormément de monde autour de vous ?

C'est possible mais je ne comprends pas. Je trouve bizarre que je ne rêve pas seulement d'une personne. Il y a toujours beaucoup de personnes...

C'est comme si vous étiez envahie par tous les autres ?

Oui tout à fait.

Un monde anonyme ?

Des gens que je connais et d'autres que je ne connais pas.

GABRIELLA :

Quand avez-vous perdu votre ami proche ?

En 1942. Un de mes frères a disparu en 1942 ainsi qu'une de mes soeurs qui se trouvait à Marseille. Pendant qu'elle était chez des amies qui faisaient des achats, les Allemands sont rentrés et ils ont pris ma soeur. Actuellement je la recherche encore sur des listes de Marseille. Mais je ne sais pas où elle a été déportée. J'ai regardé dans les listes de Drancy... Je rêve très souvent d'elle, qu'elle revient... Elle est sur le trottoir d'en face...

Vous n'avez donc pas retrouvé sa trace ?

Jamais.

Vous rêvez donc très souvent qu'elle revient ?

Oui, elle revient. Je veux lui parler mais chaque fois que je lui demande son adresse, ou elle s'évapore, ou elle s'en va. En fait, elle ne veut jamais me donner son adresse et je reste là peinée, frustrée. Les rêves ont une importance dans la vie. Nous étions trois à être déportés et arrêtés : une copine qui a survécu, Henri et moi. Six mois après, le 25 janvier 44, Henri a été gazé. Edek, le garçon qui s'est évadé avec Mala Zimetbaum d'Auschwitz lui a dit que parmi les gazés de Monowicz il y avait Henri. Mala me l'a alors annoncé. Il n'avait pas supporté le travail dans les mines de sel.

J. avait été déporté avec lui dans le même convoi. Il a survécu 6 mois. On m'a aussi rapporté qu'avant de mourir, il s'était fait arracher sa couronne en or... Je suis rentrée en 1945. J'ai eu mon premier enfant en 1953 et je peux vous dire avec certitude que jusqu'en 1955 -alors que j'étais mariée, qu'entretemps j'étais devenue maman- j'ai rêvé presque toutes les nuits d'Henri. Je faisais toujours le même rêve. Il se trouvait là devant moi et je lui parlais. Il était assis vêtu d'un costume Prince de Galles... toujours le même costume. J'essayais de croire qu'il était mort

mais il me répétait sans cesse «Touche-moi, je ne suis pas mort». Je touchais alors son bras ; un bras normal... chaud. Je me disais qu'il avait raison, qu'il n'était pas mort puisque je pouvais le toucher. Et puis je me réveillais et je voyais la réalité. Cette frustration était terriblement pénible. C'était un mensonge que je ne pouvais pas digérer. Toutes les nuits, il venait me dire qu'il vivait. J'étais arrivée à un tel point que pendant de longues années je me suis dit - alors qu'au camp j'avais appris par l'intermédiaire d'Edek que mon frère avait été gazé - qu'il se pouvait qu'il vivait quelque part en Russie puisque je rêvais toujours de lui. On avait beaucoup parlé après la guerre 14-18 des «gueules cassées», des gens qui étaient cachés dans des hôpitaux, qui ne voulaient pas se montrer parce qu'ils avaient la «gueule cassée». Je me disais qu'il devait se passer quelque chose et qu'il n'osait pas se montrer. Comment ai-je pu penser un instant qu'il vive quelque part caché et ne veuille pas se montrer alors que je savais où il était. Il avait été déporté avec moi et en plus, on m'avait précisé la date à laquelle il avait été gazé. Quand nous sommes rentrés, il y avait 19 hommes. Certains m'ont parlé de lui. Ils l'avaient connu.

En 1956, je suis partie avec mon petit garçon qui avait 3 ans à Nice dans le Midi de la France parce que je n'en pouvais plus. Quelqu'un m'a dit qu'à Nice, il y avait un neurologue que je devais consulter. Une amie est restée avec mon petit garçon et j'y suis allée. Deux médecins m'ont fait des encéphalogrammes car je leur ai dit que je devenais dingue, que j'avais tout le temps ce même rêve, que cela me perturbait. D'après les encéphalogrammes, j'étais... normale. Ils m'ont dit de tourner la page car si je continuais dans la même voie, on allait me mettre une étiquette, me traiter de schizophrène ou de malade. Ils n'ont pas voulu me donner de médicaments. Et petit à petit ce rêve s'est estompé.

Il m'arrive encore de rêver de lui mais ce n'est plus une obsession.

Ce rêve a un aspect réparatoire. Dans le rêve, on retrouve le désir inconscient de réparer ce qui est arrivé lors du génocide dans les camps. Vous voudriez que rien n'ait eu lieu, qu'il ne soit rien arrivé aussi bien à Henri qu'à votre famille, qu'aux autres personnes, qu'à tous ceux qui sont morts ou qui ont été assassinés dans les camps. C'est cela la fonction du rêve...

Et puis il y a le chagrin après quand on se lève...

Le chagrin ?

C'est terrible. Tous les soirs, il me disait «Touche-moi, touche-moi donc, je suis en vie».

Je rêvais aussi d'un ami. Il s'appelait Maurice. Il existait une forte amitié entre nous. On s'aimait tellement. Comme je le disais dans mon témoignage, on peut follement aimer un garçon sans qu'il y ait quoi que ce soit de sexuel ou autre. Tout en étant fiancée, j'adorais qu'il vienne. Il adorait que je chante pour lui...

Mais aussi bien dans les rêves dans lesquels apparaissaient Henri ou Maurice ou même d'autres personnes, on constate toujours le même processus. C'est-à-dire que le rêve peut annuler ce qui est arrivé lors du génocide et... réparer. Le rêve ne nie pas le génocide au sens de la réalité mais nie les effets du génocide. Le rêve à une fonction réparatoire. C'est ce qui s'est passé chez vous pendant toutes ces années...

Je suis tellement heureuse dans mes rêves que malgré tout cela me laisse un sentiment de bonheur. Cela me fait du bien. Il m'est arrivé une fois ou deux d'essayer de programmer mon rêve. Je me couche en me disant que je vais essayer de rêver... A partir de l'âge de 12 ans, je suis allée vivre chez ma soeur qui avait 17 ans et demi et mon beau-frère. Ils n'avaient pas d'enfants. Ils m'ont donc un peu considérée comme leur fille.

C'est donc immédiatement après votre retour que vous avez ressenti un grand vide et fait une grosse dépression ? Le vide à ce moment-là était-il dû au fait que vous avez réalisé, perçu, conceptualisé, ressenti avec acuité la disparition de tous vos proches ou est-ce que cela allait au-delà ?

Je ne sais pas. Il y avait le vide autour de moi. Je ne fréquentais que des gens qui étaient bons avec moi. Je n'avais envie que de rester seule et de m'enfermer dans ma chambre.

Est-ce que vous avez eu le sentiment que depuis 45, vos inquiétudes et les différentes sensations que vous ressentiez dans vos rêves sont allées en s'accroissant jusqu'en 56 ou la même intensité, la même fréquence subsistaient ?

Je crois que c'était plus ou moins la même fréquence surtout en ce qui concerne le rêve d'Henri. C'était le rêve le plus obsessionnel et le plus fréquent. D'ailleurs quand je suis allée voir ces médecins, c'était surtout pour ce rêve-là qui revenait presque constamment.

Vous parlez d'une sorte de prise de conscience à la fois intellectuelle du sort de la grande majorité et d'ordre affectif. Vous dites «Ce sont ces enfants que je n'ai pas connus qui me manquent». Peut-on trouver une traduction aussi au niveau des rêves ?

Pas tellement au niveau des rêves. Mais depuis, où que j'aïlle... Il n'y a pas longtemps, alors que nous étions à Paris, ma nièce m'a emmenée à la Synagogue. J'y ai vu de très jolies femmes - elles se trouvent au balcon et les hommes sont en bas. Il y avait des femmes enceintes. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que pendant la guerre toutes ces femmes... J'aime beaucoup les enfants quels qu'ils soient. Mais quand je vois des enfants juifs, je ressens un terrible coup au coeur. Je me dis que tous ces enfants seraient allés à la chambre à gaz si... Au fond, presque tous les Juifs - déportés ou non - sont d'une certaine façon des rescapés. Même ceux qui vivent... puisqu'ils voulaient les 11 millions. Si la guerre avait continué, qui dit qu'ils ne les auraient pas tous eus. Depuis quelques années, je suis plus sensible et plus sensibilisé par tous ceux que je n'ai pas connus. Un jour, *Regards* a publié une première page représentant des morts allongés par terre. C'était terrible. Cette image me poursuit encore. Je disais à mon fils «Tu as vu !». Moi, je recherche ma soeur C. là-dedans ! Il m'a répondu qu'il n'avait même pas remarqué, que cela ne l'avait pas frappé.

Donc en fait on peut considérer que tout ce que vous ressentez vis-à-vis des morts depuis la fin de la guerre, s'exacerbe au contraire suite à vos lectures, à vos informations, aux situations auxquelles vous êtes confrontée, suite à ce que vous apprenez. Vous rendez-vous compte que de la sorte vous portez de plus en plus le deuil de tous ceux qui ont disparu ?

Oui, effectivement, de plus en plus et je ne parviens pas à réaliser. C'est comme si je les connaissais. Je n'ai pas connu cette jeune femme qui était là, celle qui a été déportée de Hollande. J'ai lu ses bouquins et su de cette manière comment elle s'est comportée dans le camp en Hollande à Westerbork, comment elle a aidé certaines gens. A un moment donné, le chef du camp Hoess parlait d'une jeune femme ; je suis presque certaine qu'il s'agissait d'elle. Il parlait d'une jeune fille qui était calme. Elle était avec deux enfants, elle les a déshabillés. Elle déshabillait les vieux, aidait les uns et les autres. Avant de rentrer à la chambre à gaz, elle a dit «J'ai voulu les suivre, je savais ce qui les attendait. Les deux enfants que j'ai déshabillés ne sont pas à moi mais j'ai

voulu être accompagné d'enfants pour aller à la chambre à gaz». Je ne sais pas mais je suis presque certaine qu'il s'agissait d'elle. Son comportement était identique en Hollande. Elle est partie avec les autres alors qu'elle pouvait rester. Quand le chef du camp parle de cette jeune femme très énergique, je pense à elle. Elle m'est proche alors que je ne la connais pas.

Peut-on considérer qu'entre 1949 et 56, vous rêviez essentiellement de personnes proches mais que depuis ces dernières années, vous ne pensez plus en rêve éveillé à tous les disparus ?

Quand il m'arrive de penser, je pense surtout à ceux qui ne sont pas rentrés. J'ai voulu savoir ce qu'il ont vécu durant les derniers instants. Je l'ai appris dans les rouleaux d'Auschwitz dont je vous ai parlé. C'est eux qui le décrivent le mieux. La façon d'écrire de Ph. Muller est émouvante et réaliste. On sent chaque scène.

Qu'est-ce qui vous a fait basculer vers cette pensée éveillée de tous ceux qui ne sont pas revenus ? Vous êtes passée du rêve concernant Henri à cette immensité...

Peut-être en grande partie l'Etat d'Israël. Quand je vais là-bas, je vois des amies que j'ai connues à Auschwitz. C'est pour cela que j'y vais. Mon fils ne vit avec moi que depuis deux ans. Là-bas, je n'ai pas de proche famille. Au Yad Vashem, j'ai assisté un jour à une réunion où j'ai rencontré d'anciennes déportées. On a beaucoup parlé. J'ai ressenti une joie intérieure de voir ce peuple exister, avoir des enfants. Vous savez, je ne suis pas toujours d'accord avec tel ou tel politicien israélien à propos des territoires mais voir ce peuple... Quelqu'un qui n'a pas été déporté ne peut pas ressentir la même chose. Quand je vois ces gosses, je ne peux m'empêcher de les voir pénétrer dans la chambre à gaz et me dire : «Mon dieu, tous ces gosses ne seraient pas là...». D'un côté cela me procure de la joie -je suis d'ailleurs heureuse qu'ils soient là- mais d'un autre côté, cela me fait inévitablement penser à ceux qui ne sont pas là.

Le fait de me rendre en Israël, a beaucoup joué pour moi. Après chaque retour d'Auschwitz, je prenais l'avion pour aller là-bas. Je devais voir mes copines afin de soulager mon coeur.

Vous avez dit que votre rêve des années 50 permettait de réparer la réalité. Ici apparemment c'est l'inverse. Les enfants vivant ne réparent pas...

Je vous fais part de ce que je ressens quand je vois ces enfants. Je suis heureuse mais en même temps je me dis qu'il y en a tellement qui ont disparu. C'est bien sûr pour moi une joie de voir ce peuple juif vivre là-bas. J'ai pris plus conscience de ma judéité grâce à cela. C'est ce qui est également arrivé à Michel, un de mes fils. Là-bas la vie lui plaît, leur façon de vivre aussi. Ici en Belgique, il ne s'est pas fait beaucoup d'amis. Il a parcouru un long chemin. Il a été menuisier, charpentier, diététicien et puis chimiste, bio-chimiste. Il n'était pas beaucoup à la maison. Il n'a pas eu le temps de se faire des amis. Arrivé en Israël, il m'a écrit que c'était la première fois de sa vie qu'il avait de très bons amis. Il a dû changer de travail. Il a dû quitter le logement du Weitzman. Mais malgré cela, sa plus grande joie c'est qu'en dix minutes, il peut être chez sept amis à la fois qui habitent dans le même quartier. Il vient d'avoir 33 ans et pour lui cette amitié est une telle joie profonde qu'il n'a pas envie de revenir. Pourtant, les conditions de vie sont plus basses là-bas. Il pouvait obtenir une place en France et gagner le double ou une place aux Etats-Unis où il pouvait gagner le triple...

Croyez-vous que ces pensées éveillées - notamment à travers Israël et les contacts avec les survivantes - se substituent aux rêves que vous faisiez dans les années 50 ?

Je ne sais pas. Je ressens les choses. Je ne les analyse malheureusement pas profondément.

MYRIAM :

Dans l'interview que vous avez eue avec les chercheurs de la Fondation, une phrase m'a frappé. La voici : «C'est quelque chose qui vit en moi comme des gens qui sont morts et qui sont là. Les camps c'est exactement la même chose. Je me souviens surtout d'un cauchemar qui se rapporte à mon père». Ensuite vous décrivez ce cauchemar. A partir de quelle période avez-vous fait ces cauchemars ?

A partir du moment où j'ai perdu l'espoir qu'il soit vivant, mais je ne saurais plus vous dire quand précisément.

Ce n'était donc pas immédiatement après la guerre ?

Non, puisque j'ai longtemps espéré qu'il revienne vivant. C'est curieux, je voyais toujours un endroit avec des ossements - toujours le même endroit qui finalement existe peut-être.

Donc après 1975 ?

Non, j'ai eu ces cauchemars bien avant 75. En fait, quand j'ai su qu'il était mort. Je dors bien grâce à la prise de somnifères et si je rêve de quelque chose, le lendemain je ne m'en souviens presque pas.

Vous voyez-vous dans ces cauchemars ?

Non. J'en ai eu beaucoup au retour d'Allemagne. Il m'arrivait même de me lever en criant. Mais je ne saurais plus vous dire ce dont je rêvais. Je sais que je ressentais de la peur, je me saisissais. Mes nombreux cauchemars se sont atténués à partir du moment où j'ai dû prendre des somnifères suite à un infarctus du myocarde. J'étais alors assez jeune et à partir de ce moment j'ai beaucoup mieux dormi.

Quel âge aviez-vous ?

43 ans.

Vous avez donc bien récupéré ?

J'ai un peu plus difficile maintenant qu'il y a quelques années, mais cela va !

Vous étiez donc extrêmement attachée à votre père. Vous espériez longtemps qu'il revienne. Puis vous avez dû vous rendre compte que ce ne serait jamais le cas. Les cauchemars ont alors commencé. Ont-ils duré longtemps ?

Oui, longtemps. Ils ont duré des années. Et toujours les mêmes !

Dans le même entretien, vous dites aussi qu'au bout d'un an le deuil est encore toujours aussi intense mais qu'au bout d'un certain temps, il s'atténue. Avez-vous ressenti cela pour votre père ?

J'ai peut-être bien ressenti une atténuation mais je n'ai jamais vraiment pu accepter sa mort. Finalement, c'est encore maintenant que je l'accepte le mieux et je vais

vous dire pourquoi. Maintenant mon père aurait eu 93 ans. C'est l'âge où un être humain disparaît souvent d'une façon normale. Donc, je parviens à mieux accepter sa mort maintenant qu'il y a quelques années. Mais au fond, je n'ai jamais vraiment pu accepter sa mort et surtout pas la façon dont il est mort. S'il était mort comme tout le monde dans son lit suite à une maladie. Mais de cette façon-là, mourir comme un chien... !

JOACHIM :

Vous nous avez dit qu'en réalité la première grande tristesse, le premier grand deuil que vous avez connu, c'était celui concernant votre père. Depuis lors, vous vous êtes endurci extérieurement tout en restant sensible intérieurement. Ressentez-vous la même chose concernant la disparition de vos frères, de votre soeur et de votre mère ?

Le plus grand malheur c'était le jour de la libération, de même que les jours et les semaines qui ont suivi la libération. C'était pour moi vraiment la catastrophe, le désastre. J'avais 18 ans et demi et je me sentais très mal. Je ne sais pas combien de temps cela a duré... une semaine, peut-être plus. Je me suis laissé aller. C'est la plus mauvaise période que j'ai connue ; celle après la libération. Ces moments après la libération étaient pour moi pires que n'importe quel moment passé dans les camps. Je crois qu'à aucun moment je n'y ai eu le moral aussi bas. En fait, mon moral ne m'y a jamais lâché. Mais les semaines après la libération étaient très dures. J'ai lutté pendant 5 ans et j'ai survécu. J'ai dû chercher comment survivre. J'ai dû réagir. J'ai à nouveau eu des contacts. J'ai tout de suite travaillé dans le Comité de Levy et chez les Américains. J'ai travaillé partout. J'ai eu une drôle de réaction qui en fait n'était pas la bonne. J'avais peur de profiter de toutes les actions humanitaires. J'ai commencé à travailler isolé. Je pensais qu'on voulait faire de nous des mendiants. Je n'ai jamais profité de rien du tout.

Cette tendance de ne rien extérioriser, a-t-elle duré longtemps ?

Non, je ne crois pas. Juste après la libération. Mais je ne crois pas que j'aie montré quoi que ce soit extérieurement.

Mais intérieurement quand vous étiez effondré, quand vous avez appris le désastre survenu à votre famille, que ressentiez-vous ?

Je savais la vérité. Pendant toute la guerre, je savais ce qui se passait à l'extérieur. C'est pour cela que je ne pouvais pas accepter que l'on fasse de nous des mendiants. Je voulais y arriver par mes propres moyens.

Mais pendant quelques semaines, avez-vous eu une tendance à vous laisser aller ?

Oui, tout de suite après. Quand on a libéré les camps, je me sentais très mal.

Était-ce avant de refaire une tentative pour retourner en Pologne, que vous avez pris cette décision ?

Tout de suite après la libération. Après j'ai commencé à travailler dans les comités.

Que ressentiez-vous, quelles étaient vos sensations ?

Je ne sais pas. J'étais peut-être paniqué de me retrouver seul, de voir ce qui s'était passé, de voir ces personnes, ... Il fallait aussi que je me soigne. Je crois que ce furent des semaines atroces. J'ai commencé à raisonner déjà en juin, juillet ; donc un mois après

De quoi rêviez-vous ? Que voyiez-vous dans vos rêves ?

Cela ne me lâche pas. Je rêve toujours de mon père. Je dis rêver de mon père, mais je rêve aussi de mon frère, de ma soeur, de ma mère. Je rêve moins de ma mère et de mon frère qui a été déporté et plus de ma petite soeur et de mon frère avec lequel j'étais. Mais de mon père...

Que voyez-vous ?

Dans mon rêve de la semaine passée, mon père est venu me chercher. Il était habillé comme sur la photo qu'on m'a donnée il y a un an. Un de ses frères est mort et on m'a remis des photos. Il était habillé comme sur une de ces photos. Il me parle. Avec mon frère aîné, je me vois dans le camp. Ma soeur, je la vois dans le ghetto. Elle avait 8 ans quand nous y étions déjà. Je vois tout cela en rêve et puis cela passe. Parfois, il ne se passe rien du tout.

Ma mère était une vraie «yiddish mama». Elle s'occupait de ses enfants, elle était adorable. Mais j'ai été éduqué par mon père. C'était un activiste. Chez nous on se nourrissait de politique depuis tout petit. Mais ma mère n'y prenait pas part. Elle s'occupait des enfants, du ménage,

etc. Tout ce que j'ai appris, mon père me l'a appris. Je crois que jusqu'à son dernier jour, il parlait encore de refaire le monde. Cela m'a marqué.

V. Toujours un deuil interminable

MYRIAM :

A votre retour, encore jeune, avez-vous contacté des gens qui avaient subi eux-mêmes ou leurs proches le même désastre ?

Non. Quand j'étais à l'école, j'avais de bonnes amies, pas juives. Parmi elles, il y en avait une qui n'était pas particulièrement liée à moi. Quand je suis revenue, les autres amies avaient déjà pris de l'avance par rapport à moi sur certains plans et je n'ai plus vraiment eu de contacts avec elles. Par contre, je me suis fort liée avec cette fille-là qui avait perdu son père dans un bombardement à Tours et Taxis. Là il y avait quelque chose de commun.

Vous savez, chez les Juifs, tout le monde a perdu quelqu'un et on n'en parlait même pas.

Les rencontres quand elles se produisaient, n'étaient-elles pas un élément plutôt apaisant quelque part ?

Non, je ne crois pas parce que justement quand nous allions à un bal, à un mariage ou autre, il y avait toujours quelqu'un qui pleurait. Surtout de vieilles personnes qui pensaient à des gens qu'elles avaient connues.

HUBERT :

C'est-à-dire que vis-à-vis des disparus, je crois que ce qui est fondamental, c'est qu'il y ait une grande injustice dans la manière dont tout cela a été vécu. Je sais bien que personne n'a eu le choix. C'est le hasard et éventuellement peut-être cette nécessité dont parle Monod qui font que l'on a survécu ou pas survécu. Je crois qu'il y a eu beaucoup plus de cela. Il y a aussi un esprit qui avait préparé certaines personnes à de telles épreuves et que d'autres n'y avaient pas été préparées - elle sont arrivées toutes innocentes là et elles se sont faites éliminer sans trop de problèmes. Ce que je considère personnellement comme une terrible injustice parce que -et je le répète- ce ne

sont pas nécessairement les meilleurs qui ont survécu. Au contraire, c'était vraiment la loi de la jungle et les plus forts ont survécu - qu'ils soient plus forts par le physique ou par l'esprit. Mais à côté de cela il y avait un très grand potentiel aussi de chance qui devait jouer. Il ne fallait pas se trouver au mauvais endroit au mauvais moment si on n'avait pas envie d'être éliminé. Donc, il y avait une sorte d'instinct qui participait à cette sauvegarde de l'individu. Je pense à tous ceux à qui on n'a donné aucune chance et qui sont arrivés là-bas. Je crois qu'il s'agit là de la grande masse de ceux qui ont été exterminés dans les camps et qu'on a éliminés immédiatement. Ils n'ont eu aucune chance de prouver soit qu'ils étaient capables de survivre à de telles épreuves, soit qu'ils étaient totalement incapables de les surmonter.

D'autant plus que - je crois que je peux vous en parler, cela rejoint un peu votre démarche - j'ai depuis la guerre, enfin depuis ma libération, un complexe de culpabilité énorme vis-à-vis de la déportation de mes parents. Le jour où nous avons reçu les convocations pour Malines, nous avons fait un petit conseil de famille - mes parents, mon frère et moi-même - et nous avons discuté de ce qu'il fallait faire. On a décidé alors que puisque mes parents avaient travaillé et vécu en Suisse - nous y étions nés d'ailleurs - la meilleure solution pour eux était de rejoindre la Suisse. C'est moi qui, étant dans la résistance, leur ai procuré les faux papiers qui devaient leur servir à effectuer ce voyage. Le hasard a voulu - je l'ai appris après la guerre - que l'employé de la commune d'Ixelles qui avait établi ces faux papiers - un excellent patriote - avait conservé la liste de tous ceux pour qui ils avaient fait de faux papiers. Ce qui fait que quand il s'est fait arrêter, on a trouvé toute la liste des noms et les Allemands ont remonté la filière très facilement. Ils avaient la liste en main quand mes parents ont été arrêtés. Je l'ai appris par un avocat que j'avais envoyé faire une enquête sur place au moment même des événements. Alors je me dis que j'aurais mieux fait de les pousser à se cacher puisque au fond la plupart des Juifs qui ont survécu en Belgique, étaient cachés. J'ai donc eu tort. J'ai caché tellement d'autres gens et mes parents, eux, je ne les ai pas cachés et pas sauvés. Cela me poursuit toujours. C'est une chose que je n'ai jamais pu digérer. Cela méritait d'être dit car c'est très culpabilisant. Je crois d'ailleurs que c'est un des facteurs qui me pousse à être tout le temps en action dans ce domaine. Grâce à cela je n'ai pas baissé les

bras. J'aurais pu réagir comme la plupart de ceux qui sont revenus, disparaître dans la nature et vivre pleinement ; mais c'est une chose que je n'aurais jamais pu faire car je trouve que j'ai une dette vis-à-vis de tout ce qui s'est passé là-bas. J'ai eu le tort d'en revenir. C'est quelque chose qui me martyrisera à longueur de vie. Cela rejoint la question que vous avez posée au départ : d'un côté, je n'ai finalement pas vécu ce fameux deuil et de l'autre, je le vis à longueur de vie parce que je n'ai pas pu enterrer mes parents. Je n'ai pas pu leur donner les derniers hommages alors que je sais ce qui leur est advenu. Si j'avais eu l'occasion de liquider celui qui m'a annoncé cette atrocité, je n'aurais pas hésité. Ce n'est pas ainsi qu'on accueille quelqu'un qui arrive dans un tel enfer. Il a vraiment fallu mon inconscience, ma jeunesse pour survivre à un événement de ce genre.

Est-ce qu'on peut parler d'inconscience ou plutôt de sensibilité vive ?

Je crois que oui... ou plutôt de résistance. C'est ma culpabilisation qui m'amène à employer des termes de ce genre. Si je n'avais pas ce phénomène de culpabilisation, si j'avais été déporté en même temps que mes parents, si j'avais vécu ce qu'ils ont vécu comme d'autres l'ont fait - on en a de multiples récits - je crois que j'aurais vécu la chose tout à fait différemment et finalement beaucoup mieux. Mais le fait d'abord d'avoir été arrêté un an plus tard et d'avoir été déporté un an plus tard, joue un rôle important dans ma prise de conscience et d'appréhension du problème comme je l'appréhende encore. Je ne m'en suis jamais sorti. Je n'arrive pas à m'en sortir. J'ai des moments où je me raisonne et où je me dis que je n'y suis pour rien et que c'est le hasard qui a fait que... Cela aurait pu se passer autrement. C'est d'ailleurs ce que j'ai répondu récemment à quelqu'un qui m'interrogeait sur le sujet. Je crois que c'était aux Etats-Unis. On me demandait ce que je pensais de ma captivité. Je leur ai répondu quelque chose qui leur paraissait énorme ; je leur ai dit que moi, j'avais peut-être eu de la chance d'avoir été déporté à Auschwitz puisque je suis encore vivant. J'ai encore vécu 45 ans depuis et dans de bonnes conditions. Si j'étais resté dans l'état où j'étais -commandant de corps des Partisans Armés à Bruxelles- il y a beaucoup de chance que je n'aurais plus été là. J'aurais été fusillé ou abattu. Donc finalement c'était une chance d'avoir vécu ce parcours-là. Les gens à qui j'ai dit cela ont été

sidérés parce qu'ils ont considéré cela comme une forme de cynisme, alors que je crois qu'en fait c'est du réalisme. Je ne suis pas religieux donc pas fataliste, mais je crois qu'il existe des voies plus ou moins tracées. Nous écrivons nous-mêmes notre histoire. Je me dis que finalement, c'était peut-être une bonne solution. Je le dis toujours en blaguant d'ailleurs - cela fait partie de mon esprit où j'ai un humour grinçant - c'est de me dire que finalement je suis maintenant pensionné et que si j'avais été pensionné normalement, j'aurais eu 16.000 FB pour vivre alors que comme j'ai eu la chance d'avoir été à Auschwitz, d'avoir fait de la résistance, j'ai une pension d'invalidité de 115% ce qui me permet de vivre confortablement. C'est encore du cynisme qui découle du reste. Ma femme me dit toujours en blaguant «Tu sais, je n'ai pas eu la chance d'avoir été déportée comme toi donc je ne peux discuter de la même façon que toi des problèmes de la déportation».

N'est-ce pas aussi une façon de vous dire que malgré tout vous avez vécu quand même ce que d'autres ont vécu à Auschwitz, ou dans d'autres camps de concentration ou d'extermination, et par conséquent, vous avez moins à expier vis-à-vis des disparus ?

Je dois dire que oui, je rejoins tout à fait votre point de vue. C'est ce que je me suis dit. Si je n'avais pas été déporté et si j'avais survécu -encore une hypothèse- j'aurais supporté encore beaucoup plus mal la disparition de mes parents parce que là j'ai l'impression d'avoir expié en partie la faute que j'avais commise à leur égard.

DANIEL :

Un seul mot : deuil. Il faut donc parler des gens qui ne sont plus là, qui sont morts durant la guerre. On ne parle pas de ceux qui sont morts après la guerre, mais bien de ceux qui sont morts durant la guerre.

GABRIELLA :

Vous avez employé l'expression de deuil perpétuel par rapport à votre famille proche, par rapport à tous ceux qui sont morts dans les camps. Vous avez aussi montré qu'avant la guerre le problème de la judéité n'en était pas un pour vous. Après la guerre, petit à petit votre identité juive et votre appartenance à la communauté juive s'est renforcée dans votre esprit. Est-ce que vous estimez que c'est un choix délibéré que vous

avez fait en fonction de ce qui s'est passé, parce que c'était un moyen de pouvoir accepter qu'il y ait un deuil aussi important ou bien croyez-vous qu'au contraire, c'est l'importance même du deuil qui vous a déterminé à accepter ou à reconsidérer votre identité ? Votre rêve de cette nuit est très caractéristique de cette problématique de cette identité et l'identité est très en rapport avec le deuil mais qu'est-ce qui prime là-dedans ?

On se souvient parfois de choses et pas d'autres. Quand j'ai relu le témoignage que j'ai fait, je me suis souvenue ce jour-là de choses négatives. Mais par exemple, les immenses joies intérieures que j'ai eues, je n'en ai pas parlé. J'ai eu des joies comme chaque femme mais je n'en ai pas parlé. Peut-être qu'on ne me l'a pas demandé. Mais quand je l'ai relu je me suis dit que ce n'était pas tout à fait exact. Je ne veux pas dire que j'ai menti mais ce n'était pas vraiment tout ce que j'avais ressenti ou que j'avais exagéré sans le vouloir... parce que, comment ne pouvais-je pas me sentir juive avant la guerre quand rien n'était permis aux étrangers. On était des étrangers, donc des Juifs. Quand j'allais visiter des appartements à louer pour ma soeur - j'étais plus jeune et je parlais mieux le français - il était marqué «étrangers s'abstenir». Je ne pouvais pas ignorer que c'est parce qu'on était juifs qu'on était étrangers. On n'osait pas mettre Juifs. Les immigrés en ce temps-là c'était les Juifs et pas les arabes. Maintenant on n'ose peut-être pas mettre «arabes s'abstenir», peut-être qu'il y a une loi qui ne le permet plus... Donc je ne pouvais pas l'ignorer. Quand je dis «j'étais une juive honteuse», je l'ai dit. Mais quand je réfléchis à tout mon passé, je trouve que ce n'est pas exact cette expression. Je ne veux pas enjoliver ce que j'ai dit, loin de là... mais l'expression n'était pas exacte. Je n'étais pas honteuse de ce que j'étais mais je ne l'affichais pas. Je crois que ce n'est pas exact.

En tout cas, avant la guerre, vous ne ressentiez pas de grands problèmes vis-à-vis de votre appartenance juive. Vous vous posiez moins de questions quant à savoir qui vous étiez.

C'est-à-dire que je fréquentais la Solidarité Juive.

Avant la guerre ?

Cela je ne sais plus. Après c'est eux qui m'ont accueillie, qui m'ont donné à manger. On n'avait rien.

Mais cela c'est après la guerre ?

Oui.

Mais avant ? Quand vous vous êtes engagée dans la résistance, dans l'Orchestre Rouge. Vous avez dit que vous l'aviez fait à titre de résistante au nazisme, au titre de communiste et peut-être également au titre de juive ?

C'était les trois ensemble. Je ne pouvais pas ignorer qu'on poursuivait les Juifs. Déjà en 41 quand je me suis engagée il n'y avait pas encore de rafles mais on savait déjà ce que les Juifs subissaient en Allemagne. J'étais communiste, j'étais dans un milieu de gauche. On était les trois à la fois. Dire que je me suis engagée, comme certains le disent, uniquement parce que j'étais juive, d'autres uniquement parce que j'étais communiste... Je me demande comment un communiste juif à cette époque pouvait ignorer qu'il était juif. C'était difficile. On voyait les persécutions d'avant 41 dans les autres pays. On n'ignorait pas ce qui nous attendait.

Par exemple après la guerre, quand j'ai eu mes quatre enfants, j'étais secrétaire à temps plein. Je travaillais avec mon mari pour gagner notre vie. Je travaillais pour les Enfants du Juge. J'allais les voir, voir leurs parents... alors je faisais un rapport. J'ai été très active pendant une dizaine d'années à Amnesty. On travaillait autrement que maintenant. On avait son prisonnier et il fallait se décarcasser, aller voir sa femme et ses enfants quand il était de Belgique, écrire à son directeur de prison, à son curé pour aller le voir,... Tu t'occupais d'un seul homme et tu t'en occupais corps et âme. Ce travail me plaisait mais maintenant ce travail est devenu plus bureaucratisé. Je ne pouvais plus suivre. Il y avait des gens qui avaient fait des études de droit. J'étais un peu déphasée pour ce travail. L'autre travail me convenait mieux. Tout cela pour vous dire que je ne cherchais pas d'organisations juives...

Donc, d'après vous, votre identité juive ne s'est pas tellement renforcée après la guerre... ?

Pas tellement. Ce n'est qu'après...

Et pour quelle raisons ?

Pour beaucoup de choses. A propos de cette spécificité, bien qu'au camp je savais que tous ceux qui n'étaient pas tatoués allaient au gaz... je n'en ai vraiment pris conscience qu'après la guerre. Il faut parler de cela, de cette spé-

cificité, ne pas comparer avec un camp de non-Juifs où c'était terrible mais où il n'y avait pas de chambres à gaz, où des femmes et des hommes âgés pouvaient rentrer, où on mourait de faim, de maladies, etc.... On ne parle pas de cette chose terrible qui est arrivée à ces gens.

RACHEL :

C'est donc comme si vous vous en sentiez coupable ?

J'étais tout petite. J'étais une enfant. Pourquoi les autres pas et moi bien ? Alors j'ai trouvé une réponse... la plus facile, la plus simple... peut-être est-ce parce que moi j'ai pu encore procréer des enfants et assurer la continuation. C'est là ma logique. Autrement je me dis : «Pourquoi moi ? Pourquoi moi ?»

Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable

«Le Fils

*«J'ai souffert chaque jour ta mort...
j'étais moi-même mort, je n'ose pas exis-
ter, je m'étouffe, j'avais peur d'être
aimé, d'être brillant ou drôle, je me cul-
tivais terne, taiseux... j'étais toujours
mort de peur, surtout quand je sentais
que je plaisais,... j'étais continuelle-
ment toi, inexistant, je ne faisais jamais
de bruit, surtout qu'on ne m'entende
pas, j'étais gêné d'être regardé, me per-
cevant moins que rien, en permanen-
ce, aspirant à n'être que toi, comme
toi,... souffrant à blanc, faux dandy
toujours prompt à se délester de sa
propre souffrance par une moquerie,
affectant d'en ignorer la virulence.»*

SURVIVRE OU LA MÉMOIRE BLANCHE
PIECE EN 1 ACTE D'ADOLPHE NYSENHOLC

Introduction

L'un d'entre nous a pu remarquer, au cours de sa pratique psychiatrique et psychothérapique depuis trente ans, que le phénomène de deuil chez les rescapés des camps de concentration et d'extermination présente des caractéristiques le distinguant fondamentalement de la clinique habituelle du deuil. Notre hypothèse de départ était que dans le cas de survivants de camps d'extermination (Juifs, mais probablement aussi Arméniens, Kurdes, Cambodgiens, que nous

(*) En collaboration avec Y. THANASSEKOS, J.-M. CHAUMONT, B. FISCHLER

n'avons pas pu étudier), on trouve des phénomènes de deuil qu'on pourrait qualifier d'«infini» :

a) infini parce qu'il dépasse les mesures «normales» de deuil que l'on peut rencontrer dans la clinique habituelle. Il est notamment caractérisé par une sensation de vide énorme, correspondant aux morts de toute la communauté humaine à laquelle le survivant appartient. Ce vide ne pourra jamais être comblé, un peu comme le vide de celui qui a perdu ses parents lorsqu'il était en bas âge. Il y a une énorme culpabilité.

b) infini parce qu'il ne se termine jamais : le vide n'est jamais comblé, la culpabilité n'est jamais dépassée. Le deuil reste vivace comme aux premiers jours.

Comprendre l'expérience concentrationnaire, tenter d'appréhender le vécu des déportés est une chose extrêmement ardue. Nous avons dû nous baser sur de nombreuses lectures. Nous citerons en exemple, parmi beaucoup d'autres, les témoignages de Primo Levi, Charlotte Delbo, Elie Wiesel, Bruno Bettelheim, Margarete Buber-Neumann... Nous ne pouvons que souligner ce que Primo Levi dit dans *Si c'est un homme*¹, à savoir que les mots de la langue usuelle sont insuffisants pour raconter ce qui s'est passé. Cette incapacité à traduire en mots l'expérience concentrationnaire est d'ailleurs unanimement exprimée par les rescapés. Nous avons également lu beaucoup de travaux sur les camps et avons tenté de retirer des éléments qui nous paraissaient importants pour le vécu des déportés. C'est ainsi que Raoul Hilberg rapporte, dans *La destruction des Juifs d'Europe*², le cas d'un S.S. qui s'adresse à son chien en lui désignant un Juif : «Homme, attaque ce chien». Nous nous sommes bien rendu compte de l'aspect personnel du vécu de chaque déporté ainsi que de la complexité de la vie concentrationnaire, comme le souligne Michaël Pollak dans son travail *L'expérience concentrationnaire, essai sur le maintien de l'identité sociale*³. Il n'empêche que nous pouvons affirmer, sans risque d'être réductionnistes, que dans la situation extrême où étaient placés les déportés juifs, ceux-ci ont subi la blessure narcissique la plus grave à laquelle un être humain peut être soumis. En effet le génocide entrepris contre les Juifs était motivé par une volonté d'exterminer ceux-ci en fonction de ce qu'ils étaient, de leurs origines ethniques donc. Dans les camps, les déportés juifs étaient humiliés et dépouillés de toute possibilité de conserver un minimum de dignité humaine, ils étaient mis

¹LEVI Primo : *Si c'est un homme*, Julliard 1987 (édition originale : se questo è un Homo ; Tinandi, 1958)

²HILBERG Raoul : *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988 (édition originale : *The Destruction of the European Jews*, Revised and Definitive Edition, Holmes and Meier, New York, 1985)

³POLLAK Michaël : *L'expérience concentrationnaire*, essai sur le maintien de l'identité sociale, Métailié, 1990

dans une situation de totale impuissance. Ils étaient affamés et toute leur énergie était centrée autour de la nécessité, de la volonté de survivre, alors que les conditions de l'univers concentrationnaire rendaient précisément cette survie pratiquement impossible.

Nous avons eu une série d'entretiens avec treize rescapés juifs des camps de concentration et d'extermination. Il s'agit de sept hommes et six femmes dont certains avaient été arrêtés pour cause de militantisme politique et résistance à l'occupant allemand et les autres pour des raisons raciales uniquement. Mais tous ont subi le traitement réservé aux Juifs à partir du moment de leur arrestation. Les treize personnes ont aussi en commun le fait d'avoir tous séjourné au camp d'Auschwitz-Birkenau à une période donnée de leur parcours de déportation. La plus jeune des survivants avait quatorze ans à la fin de la guerre, l'aînée en avait trente-trois. Nous allons centrer notre propos sur la thématique du deuil chez ces personnes au sujet desquelles nous possédons des données biographiques plus extensives par ailleurs. Nous devons souligner déjà ici que notre hypothèse de départ d'un deuil infini à un double titre a dû être modifiée suite aux données récoltées lors des entretiens avec les rescapés d'Auschwitz. C'est la raison pour laquelle nous avons formulé une autre hypothèse, alors que la série d'entretiens était toujours en cours, à savoir que le deuil chez les rescapés des camps d'extermination serait possible grâce au phénomène de l'«historisation» par lequel le rescapé tenterait de transcender son drame personnel en plaçant ce dernier dans son contexte historique. Nous n'avons pas pu confirmer cette hypothèse par les résultats des entretiens.

Le parcours de la déportation et le passage par Auschwitz-Birkenau : absence de réactions de deuil aiguës

Nous remarquons un premier élément important concernant une insensibilité émotionnelle qui s'installe de façon progressive et pratiquement générale chez les déportés dès le début de la déportation dans les camps de concentration et d'extermination. Ils insistent tous sur cette forme d'anesthésie affective : «Si je vous disais qu'on était blindé à toutes ces choses-là...» (Daniel). Toutes ces «choses-là» étant, entre autres, tous les décès qui survenaient constamment, partout, dans les baraques, à l'appel, au revier (infirmerie dans le camp)... les sélections. Il arrivait qu'on devait rester longtemps, 20-28h, près d'un mort et

ajoute Mathias : «... je ne me souviens pas d'avoir eu une émotion particulière». Et celui-ci insiste même, pour illustrer son insensibilité, sur son absence totale de réaction lorsque, étant dans le camp, on lui annonce le décès de son beau-frère qui lui était très proche et lorsqu'il reçoit une information, qui s'avérera fautive après la guerre, du décès de sa femme. Il s'était marié quelques jours avant d'être déporté avec sa femme, son beau-frère et sa belle-soeur et puis ils avaient rapidement été séparés les uns des autres. Quelques semaines après son retour à Anvers il retrouve sa femme qu'il croyait morte.

Cette insensibilité émotionnelle est devenue totale à Auschwitz-Birkenau. Là il y avait vacance de civilisation et l'être humain était obligé d'investir toute son énergie dans la volonté de survivre.

Avant cela, dans les camps de travail, dans les ghettos où un semblant de structures sociales était maintenu, il y avait bien des réactions émotionnelles suite aux décès de camarades. C'est ainsi que Mathias se souvient qu'étant interné au camp de travail de Laurahütte il avait été confronté pour la première fois avec la mort d'un jeune déporté, décédé des suites des exécrables conditions de vie dans ce camp. Mais là les déportés ont pu organiser une cérémonie d'enterrement et ont pu dire le Kaddisch, la prière des morts. Mathias a eu de fortes réactions émotionnelles - larmes, tristesse, manque d'appétit - tous sentiments qui ne se sont pas manifestés par la suite à Auschwitz-Birkenau. Joachim a connu une immense tristesse à la mort de son père dans le ghetto de Lodz et il insiste sur les mauvaises conditions de vie qui y régnaient : «Le ghetto était pire que le camp, car là on mourait de faim, de travail, ...». Dans le ghetto, on vivait en famille et certaines structures sociales continuaient à exister malgré les nombreuses morts. C'est pourquoi Joachim est encore sensible aux conditions de vie dramatiques qui y régnaient. Suite à la disparition de son père, Joachim se bloque sur le plan affectif : «... la mort de mon père m'a frappé énormément. J'ai reçu un choc qui m'a poursuivi mais qui m'a en même temps aussi blindé parce que par après je ne crois pas que j'ai eu des émotions de deuil ou de tristesse. J'ai compris qu'il ne fallait pas d'émotion pour survivre». On voit bien avec Raoul que déjà dans les camps de travail les exigences de survie émuissaient sérieusement les réactions émotionnelles. Au début de sa déportation, il se trouvait avec son père, arrêté et déporté en même temps que lui, à Trzebinia, camp de travail (annexé, ou sous-camp de

Birkenau). Raoul se trouvait dans une baraque de jeunes et rendait régulièrement visite à son père, très malade, dans le revier du camp. C'est ainsi qu'il a assisté aux dernières minutes d'agonie de son père. Celui-ci a pu être enterré selon le rite juif grâce à la communauté juive de Krenau, ghetto voisin du camp. Raoul se souvient n'avoir pu, ce jour-là, manger sa ration de pain, celle-ci lui a d'ailleurs été volée la nuit suivante. Mais Raoul se souvient très bien n'avoir pas eu de deuil par la suite car, dit-il, «il fallait surtout survivre».

Cette insensibilité de déportés dans l'univers concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau signe l'incapacité d'avoir des réactions de deuil aiguës suite aux décès autour d'eux de proches parents, de camarades et d'autres déportés. Les réactions de deuil aiguës, telles qu'on les rencontre dans la clinique habituelle du deuil sont caractérisées par :

- une sensation aiguë d'une urgence somatique (poids sur la poitrine, troubles respiratoires, soupirs, sensation de vide dans l'abdomen, perte de force musculaire ...) en vagues durant de 20 minutes à 1 heure ;
- une préoccupation intense autour de l'image de la personne décédée, associée à une sensation de vide, d'irréalité, avec une distance affective vis-à-vis des autres ;
- sensation de culpabilité vis-à-vis du mort ;
- froideur dans les relations avec les autres, irritabilité, agressivité ;
- perte de comportements «normaux» ; impatience, incohérences.

Ces réactions de deuil aiguës sont absentes, singulièrement à Auschwitz-Birkenau. Dans les conditions de vie déshumanisantes de l'univers concentrationnaire, le sujet a dû désinvestir les autres et recentrer toutes les pulsions libidinales sur lui-même afin de consacrer toute son énergie à son éventuelle survie. Ces réactions sont liées à la blessure narcissique qu'il a subie dès son arrivée dans les camps : il y a retrait des caractéristiques du narcissisme secondaire conscient, désinvestissement des objets et régression au niveau des traits narcissiques primaires, à un niveau archaïque. Là où le régime nazi a mis la civilisation en vacance, ses victimes n'ont rien pu faire d'autre que de régresser à un niveau archaïque leur interdisant d'avoir les réactions de deuil aiguës élémentaires, caractéristiques de la vie humaine en société.

Il ne faut cependant pas oublier que des réactions humaines d'empathie, de solidarité étaient malgré tout possibles dans cette situation extrême de la vie concentrationnaire, et étaient même choses courantes. Prenons comme seul exemple, parmi tous les autres, celui de Pierre. Etant affecté au commando «Canada» qui avait pour mission de prendre aux déportés tout ce qu'ils avaient apporté, dès leur descente du train, il avait la possibilité d'aider d'autres déportés en médicaments et en nourriture. Il a aussi, de même que d'autres membres de ce commando, essayé de sauver certains arrivants de la première sélection, celle qui se faisait à la descente du train même, avant d'entrer dans le camp d'Auschwitz-Birkenau. C'est le même Pierre, déjà fort endurci sur le plan affectif qui a pleuré en voyant : «... un petit gosse de 3-4 ans qui portait un gosse plus jeune encore et que les Allemands ont mis sur la voiture qui transportait le gaz et qui accompagnait le camion avec les gens sélectionnés dès leur descente de train...». Cet exemple souligne toute la complexité des mécanismes psychologiques déclenchés par la blessure narcissique subie par le déporté dans la situation extrême de l'univers concentrationnaire. Le sujet doit désinvestir les objets et régresser à un niveau archaïque où il investit sa propre personne dans une tentative de survie où l'une des conditions est de devenir insensible au monde extérieur. Mais en même temps il y a toujours un réinvestissement des autres sous forme de solidarité humaine et un réinvestissement de soi-même au niveau conscient sous forme de dignité humaine. Cela signifie un mouvement dialectique constant entre une régression narcissique primaire archaïque et un investissement empathique de l'autre, entre la même régression narcissique primaire archaïque et un investissement narcissique secondaire de soi-même.

Ajoutons encore que de tous les rescapés que nous avons interviewés Sophie est la seule fille à se souvenir d'avoir eu une réaction horrifiée à la vue d'une jeune fille, sa voisine de travail au camp, morte au cours de la marche de la mort. Elle ajoute cependant : «Naturellement, sur le moment même, on n'a pas toujours une réaction. La réaction vient peut-être plus tard». Myriam, ayant d'abord été déportée à Birkenau, estime s'être endurcie dans les camps ultérieurs. Elle avait moins de quatorze ans au moment de sa déportation.

Après la guerre, réactions très diverses,

mais toujours un deuil interminable

Après la libération des camps, les déportés survivants retournent à Bruxelles ou à Anvers et présentent des réactions face à la disparition des membres de leur famille, des proches, des amis et des connaissances. Ces réactions sont extrêmement diversifiées.

La plupart des rescapés n'ayant pas eu de réactions de deuil aiguës à Auschwitz-Birkenau, ont gardé ce deuil entre parenthèses après la guerre pour tout ce qui concerne les proches parents, amis et connaissances perdus pendant la guerre et dont ils n'ont souvent appris la disparition qu'après leur retour de déportation. C'est le cas de Daniel, Pierre, Léonard, Raoul, Rachel, Mathias, Wilhelmina. On peut rapprocher ce phénomène du deuil entre parenthèses d'un autre phénomène souligné par deux des coauteurs de ce travail, Yannis Thanassekos et Jean-Michel Chaumont⁴, dans une autre recherche, à savoir que de multiples raisons peuvent expliquer une absence de projet, de besoin de constituer un «milieu de mémoire» chez les rescapés entre la libération et la fin des années quarante : traumatismes graves à gérer, difficultés immenses de la réinsertion sociale, écoute problématique et problématisante de l'environnement. La culpabilité des rescapés vis-à-vis de cette anesthésie affective ayant persisté depuis la fin de la guerre est encore présente actuellement dans leur esprit. C'est pourquoi Mathias s'étend longuement sur la peine ressentie lors du décès de sa soeur en 1983 et que Léonard parle, de façon émouvante d'ailleurs, de son attachement à sa mère et de la douleur ressentie quand celle-ci mourut en 1950. Ce sentiment de culpabilité de n'avoir pas eu de réactions de deuil aiguës est lié à la conscience nette d'avoir été dégradé dans les camps d'Auschwitz-Birkenau au point de ne plus avoir eu d'émotions humaines élémentaires vis-à-vis de la mort d'autrui. Un autre sentiment de culpabilité, toujours présent dans l'esprit des rescapés, quarante-sept ans après la fin de la guerre, concerne le fait d'avoir survécu alors que la grande majorité des déportés ont disparu, gazés, brûlés, dans les camps. Il est poignant de noter différents types de rationalisations comme autant de tentatives de justification de sa propre survie. Rachel, par exemple, est obsédée, ces dernières années, par la question de comprendre pourquoi elle est la seule d'une famille si nombreuse à avoir survécu. Elle a trouvé, dit-elle, une réponse simple : elle est croyante et pratiquante et elle est persuadée que sa destinée était de survivre pour procréer et refaire une gran-

⁴ THANASSEKOS Yannis, CHAUMONT Jean-Michel : «Présentation de l'entretien avec David Lachman», *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, avril-sept 1990, 99.

de famille. Faut-il rappeler que dans la clinique habituelle du deuil le sentiment de culpabilité d'avoir survécu au disparu, s'estompe «normalement» dans l'espace d'environ deux ans ?

A côté de ces rescapés que nous venons de mentionner et qui ont maintenu le deuil entre parenthèses, il y a ceux chez qui le processus de deuil s'est enclenché dès 1945. Les expériences existentielles varient ici d'une personne à l'autre. Lorsque Brigitte apprend, après la guerre, que ses parents sont morts dans les camps, son monde intérieur s'effondre. Elle avait été déportée en même temps que sa mère et pendant trois mois elle a vécu une relation fusionnelle avec celle-ci, se sentant parfaitement protégée. Elle n'a jamais pu se remettre de la mort de ses parents et vit un état de deuil permanent. Très frappant est le fait qu'elle n'a pratiquement plus de souvenirs du camp : il y a refoulement total. Elle n'a jamais pu accepter la mort comme phénomène biologique et ses réactions de deuil ont été aussi aiguës lors du décès des suites d'une péritonite d'un frère en 1939 que lors de la perte d'un fils par accident de roulage en 1985. Lorsque le processus de deuil s'enclenche après 1945 chez Gabriella, il se centre d'abord sur les enfants disparus, puis s'étend rapidement à toute la communauté juive. Avant la guerre elle avait conscience d'être juive mais elle percevait son militantisme politique et son activité de résistante dans l'Orchestre Rouge comme des caractéristiques primordiales de son être. Celles-ci sont minimisées après la guerre par Gabriella au profit d'une plus grande prise de conscience de sa judéité et d'un fort attachement à Israël. Il est fort probable que la spécificité juive du génocide explique ces aspects particuliers du deuil perpétuel de Gabriella. Sophie transcende son deuil personnel en y englobant l'ensemble des disparus, Juifs et non-Juifs, mais elle insiste néanmoins sur la spécificité juive du génocide : «Les Juifs sont allés directement dans la chambre à gaz, mais je n'ai jamais vu un non-Juif aller directement à la chambre à gaz (...). Mais je ne peux pas dire que tout le monde était traité sur le même pied».

Il faut également souligner un fait évident chez tous les rescapés, à savoir que leurs capacités à avoir des réactions émotionnelles fines et nuancées, antérieures à leur séjour dans les camps, sont réapparues après 1945. C'est cela qui leur a permis notamment de vivre un deuil «normal» lors de la perte d'êtres chers après la guerre. Hubert, se souvenant avec affection des êtres qu'il a perdus après 1945,

l'explicite bien : «Je trouve qu'il est normal qu'ils soient morts, ils sont morts normalement. Ce qui fait la différence entre ces morts après la guerre et les morts... involontaires disons, qu'ont subies nos martyrs, je crois que c'est la manière dont les choses se sont passées et dont les choses ont été décidées».

On peut se demander si la majorité des rescapés, qui ont maintenu après-guerre le deuil entre parenthèses, ont réellement montré une absence de processus de deuil au niveau des mécanismes psychologiques inconscients. Nous pouvons trouver un argument en faveur d'un processus de deuil, évoluant chez tous au niveau inconscient, dans le matériel de rêves. Tous les rescapés ont fait des rêves et des cauchemars, très fréquemment durant les premières années de l'après-guerre, plus espacés par après. Certains de ces rêves et cauchemars ont trait aux événements dans les camps (tortures, scènes traumatisantes...) ou sont des rêves de persécution (très généralement le ou la rescapé(e) se voit poursuivi(e) par des soldats allemands ou par des S.S. Au moment d'être rattrapé(e), il ou elle se réveille brutalement, en sueur, angoissé(e)...). D'autres rêves mettent en scène des disparus dans les camps, mais que les rescapés voient en rêve dans des circonstances «normales et sereines». C'est Mathias par exemple qui dit ne rêver que rarement des personnes disparues dans les camps, mais s'il le fait il les voit en rêve «dans de bonnes conditions comme si elles ne sont pas disparues». Il en est de même de Wilhelmina qui voit sa mère, décédée de mort naturelle en 1979 à l'âge de 84 ans, ou son père, mort en déportation, ou encore son frère, probablement tué comme otage par les Allemands à Paris, dans des rêves sereins ou comme elle le dit également «dans des circonstances normales». Or aussi bien Wilhelmina que Mathias font partie du groupe des rescapés qui, après la guerre, n'ont pas entamé de processus de deuil et ont donc mis le deuil entre parenthèses. Cependant les rêves qu'ils font sont ceux-là mêmes que l'on trouve dans tout processus de deuil et l'on peut imaginer qu'il y a chez eux également un processus de deuil à un niveau inconscient. Un autre argument en faveur de l'hypothèse d'un processus de deuil inconscient chez la majorité des rescapés n'en faisant pas au niveau conscient est que certains d'entre eux présentent depuis quelques années des phénomènes de deuil apparents. Raoul s'explique ce phénomène qu'il connaît par le fait que depuis quelques années il s'occupe activement de la mémoire du génocide. Il en est de même

de Rachel qui fait un deuil important centré sur le personnel de son frère cadet disparu durant la guerre.

Dans tous les cas et indépendamment de la diversité des réactions émotionnelles après 1945, tous les éléments d'un deuil vivace sont présents chez tous les rescapés en 1992, 47 ans après le génocide. Nous pouvons conclure des données recueillies que tous les éléments sont réunis pour nous permettre de parler d'un deuil interminable, ce qui confirme l'un des deux aspects de notre hypothèse de départ au sujet d'un deuil infini. Il est clair, quand on entend Hubert et Joachim parler de leur deuil perpétuel, que celui-ci est lié à l'horreur des conditions dans lesquelles les déportés ont disparu dans les camps.

Nous avons pu remarquer chez les rescapés d'Auschwitz-Birkenau des parcours spécifiques à chacun d'eux quant à leur attitude vis-à-vis de leur judéité et vis-à-vis de la communauté juive ainsi que de l'Etat d'Israël. A la question posée par Perel Wilgowicz, «Les répercussions psychiques de la Shoah chez les rescapés des camps de la mort et chez leurs descendants n'engagent-elles pas, au-delà des questions portant sur le narcissisme individuel, à une interrogation sur les identifications et les modes d'appartenance à une collectivité ?⁵», nous croyons pouvoir apporter une réponse positive partielle, concernant les survivants mêmes.

⁵ WILGOWICZ Perel : *le vampirisme, de la Dame Blanche au Golem*, Césura Lyon Edition, 1991, p. 202

Essai d'approche psychanalytique du processus de deuil

Les recherches psychanalytiques appliquées aux phénomènes culturels et sociaux qui ne font pas la liaison avec la psychologie individuelle comportent le risque d'offrir des interprétations purement hypothétiques dans la mesure où elles font appel essentiellement au concept de l'inconscient, tous les autres concepts issus de la situation de la cure psychanalytique n'étant employés que de façon arbitraire et abstraite. C'est ainsi que l'un des coauteurs du présent travail, Willy Szafran⁶, a fait une étude préliminaire du phénomène de deuil chez les rescapés basée sur l'analyse de témoignages écrits et d'oeuvres littéraires. Il y défendait la notion d'un deuil infini à double titre : infini dans son amplitude, infini dans le sens où il ne se terminera jamais. Ce n'est pas réellement faux, mais il s'est avéré que cela ne rend pas du tout compte de la complexité et de la diversité

⁶ SZAFRAN A. Willy : «Le deuil infini dans l'identité juive contemporaine», in *Pourquoi le Carmel d'Auschwitz*, Revue de l'Université de Bruxelles, 1990/3-4, pp 163-169

du processus tel qu'il est apparu lors des entretiens avec les rescapés.

Lors des entretiens centrés sur la thématique du deuil nous sommes partis des données de la psychologie individuelle, et plus particulièrement de la psychobiographie, pour placer celles-ci dans le contexte politique, social, économique et idéologique.

Nous avons vu plus haut que tous les rescapés ont montré, lors de leur période d'Auschwitz-Birkenau, une insensibilité émotionnelle, dont témoigne Jean Cayrol : «C'était le principe des vieux concentrationnaires : vivre obscur avec le minimum de pensées ou de sentiments. Il fallait même empêcher ceux qui perdaient un membre de leur famille, enfermé avec eux, de pleurer, comme me disait un kapo : «Ici il n'y a rien, l'amour, l'amitié, n'existent pas ; il faut tout supprimer dans ces lieux.»⁷

⁷ CAYROL Jean : «Les rêves concentrationnaires», in *Les Temps Modernes*, sept 1948, n° 36, pp 533-534

C'est la vacance de civilisation à Auschwitz-Birkenau, l'absence de cérémonies et de rituels d'enterrement allant de pair avec la déshumanisation des vivants et des morts qui ont obligé les déportés à retirer l'investissement libidinal des autres, à retirer les investissements narcissiques secondaires et à régresser au niveau des pulsions narcissiques primaires afin de tenter de survivre. Ces réactions psychologiques sont responsables de l'insensibilité émotionnelle chez les déportés à Auschwitz-Birkenau. La conséquence en est l'absence de réactions aiguës de deuil, au contraire de ce qui se passe dans la clinique habituelle comme nous l'avons vu plus haut. C'est ce que nous appelons la mise entre parenthèses du deuil à Auschwitz-Birkenau.

Après le retour des rescapés des camps à Bruxelles et à Anvers, nous pouvons remarquer des réactions extrêmement diversifiées : du maintien du deuil entre parenthèses au deuil perpétuel, du deuil vécu comme un drame personnel ou deuil transcédé à la communauté juive et à toute l'humanité, des réactions immédiates de deuil à des réactions différées de deuil. Mais dans tous les cas, et les rêves et les cauchemars l'attestent, on note un deuil interminable et cela en opposition totale avec la clinique habituelle du deuil où toutes les réactions doivent s'estomper au bout de deux ans, dans nos cultures occidentales. On peut formuler une hypothèse selon laquelle le processus de deuil inconscient, attesté par les rêves, pouvait être entamé par les rescapés dès le début du parcours de la déportation. Nous ne pouvons pas vérifier cette hypothèse dans la mesure

où, à une exception près, nous n'avons pas pu récolter du matériel de rêve, que les rescapés ont eu durant la période même de la déportation.

Ce deuil interminable est aussi en opposition totale avec le deuil impossible de la société allemande analysé par Margarete et Alexandre Mitscherlich ⁸ en 1967. Ce que les Mitscherlich appellent, à juste titre, le deuil impossible de la société allemande est lié à un refoulement massif de la réalité dans l'inconscient et à un surinvestissement libidinal de la réussite économique.

⁸ MITSCHERLICH Alexandre et Margarete : *Le deuil impossible*, Payot, 1972 (titre original : *Die Unfähigkeit zu trauern*, Munich, 1967)

Parmi toutes les questions que l'on peut se poser quant au processus de deuil chez les rescapés d'Auschwitz-Birkenau, il en est une fondamentale, à savoir s'il faut le considérer comme normal ou pathologique.

Sur le plan clinique, on considère qu'un deuil est pathologique lorsque l'un des éléments suivants apparaît :

- absence persistante de sentiments après le décès d'un proche comme pour éviter le processus de deuil. Le deuil s'exprimera plus tard de façon pathologique : par exemple une identification névrotique avec le mort en ne se permettant rien et en vivant comme un mort, ou encore une réaction de deuil aiguë à une date anniversaire;
- une trop longue réaction de deuil, celui-ci devenant un but en soi : idéalisation de l'objet perdu comme forme de négation de sa perte;
- réactions de deuil excessives dues à des sentiments de culpabilité et à un besoin d'être puni. Le survivant peut montrer des troubles somatiques, de l'irritabilité ou de l'agressivité;
- Ajoutons que selon le D.S.M. III-R (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Diseases : Manuel diagnostique et statistique des Maladies mentales, édition n° III Revue) ⁹ en cas de complication de deuil il y a développement d'une dépression majeure. Soulignons que selon le D.S.M. III-R il est question d'éventuellement traiter, dans le cadre du deuil non compliqué ou «normal», dirions-nous, un sujet qui a des réactions normales au décès d'un être cher.

⁹ D.S.M. III-R, American Psychiatric Association, Washington, D.C., 1987

Au vu de toutes ces considérations cliniques sur le deuil normal et ses déviations pathologiques, on pourrait, un

peu hâtivement à notre sens, conclure que le processus de deuil chez les rescapés d'Auschwitz-Birkenau est pathologique, ne serait-ce qu'à cause de l'absence de réactions aiguës de deuil durant le séjour au camp et de la durée du processus du deuil. Nous devons insister sur le fait que le deuil en lui-même n'est pas à ranger dans le cadre de la pathologie psychiatrique, (c'est d'ailleurs un point de vue défendu également dans le D.S.M. III-R) et que les personnes interviewées par nous n'ont pas présenté de pathologie psychiatrique à mettre en rapport avec les déviations par rapport au processus de deuil «normal». De plus, ces personnes se sont toutes adaptées à la vie sociale, professionnelle et familiale après la guerre. Il est possible que le processus du deuil a contribué, dans l'économie psychique de chaque rescapé, aux mécanismes de «coping» (adaptation), ceux-là même qui permettent l'adaptation de l'individu à la vie en société et en famille.

Nous pouvons également considérer les différentes formes du deuil interminable des rescapés comme autant de défenses contre les conditions mortifères de l'univers concentrationnaire. A ce titre le deuil interminable est un ensemble de réactions «normales» à des situations «anormales» de l'univers concentrationnaire, au même titre que l'humour est une défense contre les peines infligées au sujet par le monde extérieur mais est insuffisant dans la situation extrême des camps d'extermination. Si nous avons été frappés par le sens de l'humour des personnes que nous avons interviewées, et si certaines d'entre elles nous ont fait savoir que même à Auschwitz-Birkenau l'humour avait sa place, celui-ci n'a bien entendu pas empêché que tous restent hantés par le souvenir des disparus. Myriam, la plus jeune des rescapés avec qui nous avons eu le privilège de nous entretenir, reprend ainsi le thème du Dibbouk : «C'est quelque chose qui vit en moi comme ces gens qui sont morts et qui sont là. Les camps c'est exactement la même chose. Je me souviens surtout d'un cauchemar qui se rapporte à mon père. Je revoyais toujours ses ossements, son cadavre, dans un petit baraquement».

On peut se demander si, comme le fait Perel Wilgowicz¹⁰, à côté du deuil oedipien et du deuil narcissique, il ne faut pas envisager le deuil de vampire, basé sur l'abandon de l'objet primaire omnipotent gros de la toute-puissance des affects et des sensations. La culpabilité vampirique serait, selon cet auteur, à l'origine de mécanismes de défense (déli de la réalité, (dé)négaration du contenu représentatif refoulé, rejet de

¹⁰ WILGOWICZ Perel : *opus cité*, p. 303

la représentation et de l'affect, clivage du moi), mécanismes tout autant érigés contre l'angoisse de castration que mis en orbite contre la reconnaissance de la naissance et de la mort.

Nous nous rendons compte que les caractéristiques spécifiques de la Shoah nous rendent le travail psychanalytique extrêmement difficile et pénible. C'est pourquoi nous avons tendance à rapprocher celui-ci d'une perception phénoméno-logique, existentielle du phénomène, nous menant inévitablement à la thématique du Dibbouk.

Les activités de la Fondation Auschwitz sont soutenues par : la Ville de Bruxelles, le Ministère de la Communauté Française, le Service de l'Education permanente de la Communauté Française, le Commissariat Général aux Relations Internationales, le Fonds National de la Recherche Scientifique, le Ministère de l'Education, de la Recherche et de la Formation (Communauté Française de Belgique), le Ministère de l'Enseignement et de la Formation (Exécutif de la Communauté Française), le Collège de la Commission Communautaire Française (Région de Bruxelles-Capitale), l'Assemblée de la Commission Communautaire Française, le Secrétariat Général de la Commission des Communautés Européennes, le Parlement Européen, le Ministère de l'Emploi et du Travail, le Ministère de la Justice, le Ministère des Relations Extérieures, le Ministère des Communications et le Secrétariat aux P.T.T., le Cabinet du Ministre de l'Aménagement du Territoire et des Transports de la Région Wallonne, le Ministère de l'Agriculture, de l'Environnement et du Logement de l'Exécutif Régional Wallon, le Ministère des Finances, la Loterie Nationale, le Ministère de la Santé Publique et l'administration des Victimes de la guerre, le Ministère de l'Intérieur, le Secrétariat d'Etat pour la Politique Scientifique, la Province du Brabant, la Province du Luxembourg, le Cabinet du Ministre de la Région Wallonne, de la Rénovation Rurale, de la Conservation de la Nature, des Zonings Industriels, de l'Emploi, P&V Assurances et Belgacom.  Nous les en remercions vivement.